

LA LETTRE

N°44 - MAI 2014

DU SFCC

NOS PRIX À BERCY



SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION



SOMMAIRE



- P.3** | **Édito de la présidente** - Isabelle Danel
- P.4/7** | **Nos prix annuels : Fièvre à Bercy** - Philippe Gautreau
- P.8** | **La Semaine 2014** - Charles Tesson, Alex Vicente
- P.9** | **Sélection de la Semaine 2014**
- P.10/11** | **Le court métrage à la Semaine** - Fabien Gaffez, Iris Brey, Pierre-Simon Gutman
- P.12/13** | **Conseil syndical** - Sophie Grassin, Chloé Rolland
- P.14/15** | **La télévision aussi : L'âge d'or de la critique T.V.** - Christian Bosséno
- P.16/17** | **Nos grands anciens : Michel Cournot** - Alain Riou
- P.18/19** | **Sur la Toile : L'exemple de Vimeo** - Marie-Pauline Mollaret
- P.20** | **Sur la Toile : Cinéma en ligne** - Marie-Pauline Mollaret
- P.21** | **Sur la Toile : Bande à part** - Xavier Leherpeur
- P.22/27** | **Repères bibliographiques** - Claude Gauteur
- P.28/29** | **Disparitions** - Par Danièle Heymann, Jean-Jacques Bernard, Gérard Lenne
- P.30/32** | **Rencontre avec Alejandro Jodorowsky** - Nadia Meflah



**SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA**
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

**Le Syndicat français de la critique
de cinéma et des films de télévision**

17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.

Tél : 01 45 08 81 53.

E-mail : contact@semainedelacritique.com

m.dubois@semainedelacritique.com

www.syndicatdelacritique.com

Directrice de la publication

Isabelle Danel.

Rédacteur en chef

Gérard Lenne.

Comité de rédaction

Jean-Jacques Bernard, Christian Bosséno,
Isabelle Danel, Gérard Lenne, Pierre Murat,
Jean Rabinovici, Charles Tesson.

Correcteurs

Patrick Flouriot, Chloé Rolland.

Conseiller à la rédaction

Lucien Logette.

Photos

Aurélien Lamachère, Gérard Lenne.

Maquette

Allison Lenne.

Imprimerie

Grafik Plus (Rosny-sous-Bois).



Notre couverture

Abdellatif Kechiche et son diplôme tout frais :
un triomphe annoncé.

L'AFFAIRE NYMPHOMANIAC



Se conformant à l'avis de la Commission de classification des œuvres cinématographiques, à laquelle nous participons (le SFCC y est représenté par Caroline Vié et moi-même), la ministre de la Culture a accordé au diptyque de Lars von Trier *Nymphomaniac* un visa d'exploitation, assorti d'une interdiction

aux moins de 12 ans pour le film 1, aux moins de 16 ans pour le film 2.

Laxisme coupable aux yeux de l'association intégriste Promouvoir, qui est intervenue, avant même d'avoir vu les deux films, auprès du tribunal administratif de Paris. En vertu de l'article 227-24 du Code pénal, le juge des référés a modifié la classification, interdisant le film 1 aux moins de 16 ans, le film 2 aux moins de 18 ans.

Le SFCC souhaite que le jugement définitif du TAP (en attente...) ne confirme pas cette décision, mais le mal est fait : le film en a d'ores et déjà subi les conséquences. L'affaire est grave, car un seul juge, de son propre chef, a contredit une pratique jurisprudentielle datant de plusieurs décennies.

Dans un communiqué de presse, le SFCC a affirmé sa position. D'abord, il soutient l'action du ministère de la Culture, qui a engagé des recours contre ce jugement. Ensuite, il se propose de militer pour une réforme du Code pénal et la suppression de son article 227-24, lequel réprime les « images pornographiques », sans définir ce qu'est la pornographie.

Nombre d'articles du Code pénal sont aujourd'hui inappliqués ou tombés en désuétude. Celui-là est une arme dangereuse aux mains d'une poignée d'extrémistes qui rêvent de rétablir un « ordre moral » conforme à leurs fantasmes. On ne peut les laisser faire. ♦

Gérard Lenne



COMME UN DÉSIR D'ÉPIPHANIE

Par Isabelle Danel

Décidément, on aura tout lu, tout vu, tout entendu à propos de la critique française : qu'elle manque d'enthousiasme, est trop intellectuelle, ne tient pas compte des goûts du public, ne rit jamais aux comédies... Quand on ne déclare pas tout bonnement qu'elle est morte ! Cette dernière assertion est la plus inquiétante. On doit pouvoir survivre au manque d'humour (quoique), mais persister - et signer - après le trépas, voilà qui est nettement plus ardu.

Or, une chose au moins est sûre : la critique cinématographique française n'est pas morte puisqu'elle a généré, dernièrement et bien involontairement, une polémique. Chère polémique ! Grâce à toi, on se dit que tout n'est pas perdu. Certes, le débat n'est pas neuf. Il y a toujours eu, il y aura toujours, des distributeurs décidant que tel critique ou tel journal ne peuvent avoir accès aux projections de presse de certains films. Ça valait surtout pour les grosses comédies, ça vaut désormais, au cas par cas, au coup par coup, pour un certain nombre de productions dispendieuses... et françaises, la plupart du temps. Ah oui, car j'oubliais : la critique hexagonale n'est guère patriote et fait preuve de beaucoup plus de clémence envers le cinéma américain !

Peut-on en vouloir aux distributeurs de «protéger» leurs films des méchants critiques qui n'aiment rien ?

NON, si cela se traduit par une omerta totale. OUI, si les critiques ne sont pas tous égaux devant les projections de presse. Certains y ont droit quoiqu'il arrive, d'autres non. Parfois, c'est une question de personne, parfois, une rédaction entière est bannie. C'est ennuyeux. Les adoubés sont-ils plus méritants que les autres ? Ou simplement plus «gentils» ? Évitions de répondre aux questions qui fâchent.

Et d'abord depuis quand un critique de cinéma n'aime rien ?

LA RELIGION DU CRITIQUE,
C'EST LE CINÉMA.
SON BUT, C'EST DE VIVRE
À CHAQUE FOIS
UNE ÉPIPHANIE À 24 IMAGES
PAR SECONDE.

Admettons que la lisière séparant critique et chronique soit devenue floue. Convenons que les tableaux d'étoiles manquent d'arguments développés, et que la présence

de la star en couverture, suivie de quatre pages d'interview, rende caduque toute tentative d'analyse du film par ailleurs. Avouons même que, en chemin pour aller voir le douzième long métrage d'un réalisateur qui n'a pas causé chez nous le début d'une étincelle les onze fois précédentes, il arrive qu'une vague de découragement s'empare de tout notre être. Nul n'est à l'abri d'un a priori.

Mais, de grâce coupons court à cette idée qui veut qu'un critique voyant entre six et douze films par semaine (a fortiori s'il travaille pour un support traitant exhaustivement des sorties cinéma, a fortiori s'il est pigiste) entre dans la salle en ayant **décidé** de détester ce qu'il va regarder ! La religion du critique, c'est le cinéma. Tel le ravi de la crèche, le critique croit aux miracles. Il les appelle de ses vœux et ne demande qu'à être visité par l'Esprit saint du cinématographe. Son but, c'est de vivre à chaque fois une épiphanie à 24 images par seconde. Et d'en rendre compte ensuite pour partager avec tous la divine parole de la mise en scène, de l'art et du spectacle, du plaisir d'entrer pendant deux heures dans un univers, juste, confortable, bigarré, inattendu ou différent. Bref, de célébrer le cinéma. Le bon, le beau, le grand cinéma. ♦



Tous en scène !

FIÈVRE À BERCY

Par Philippe Gautreau

Après avoir remercié, pour son accueil, la Cinémathèque française, représentée par Bernard Benoliel, pour son fidèle soutien, le CNC, représenté par Olivier Wotling, ainsi que l'association des Lumières de la presse étrangère, la présidente Isabelle Danel introduit la soirée par une brève allocution, avec une vue d'André Bazin sur la fonction du critique : « *La fonction du critique n'est pas d'apporter sur un plateau d'argent une vérité qui n'existe pas, mais de prolonger le plus loin possible, dans l'intelligence et la sensibilité de ceux qui le lisent, le choc de l'œuvre d'art.* »

À l'invitation de Charlotte Lipinska, Christian Bosséno ouvre le feu avec la neuvième édition des Prix télévision. Il remet le prix de la meilleure fiction française au film *Le*

Grand Georges (Kuiv Productions), réalisé par François Marthouret sur un scénario de Patrick Rotman, retraçant l'histoire de Georges Guingouin, un instituteur communiste initiateur dans le Limousin du plus grand maquis de France, qu'il avait dirigé en homme libre, sans obéir aux consignes de son parti, dont il eut à subir les représailles après la Libération. Christian Bosséno rappelle les deux précédentes réalisations de cet acteur-réalisateur : *Mémoires en fuite*, sur l'exhumation d'un secret de famille bien enfoui, et *Comment va la douleur*, sur le dernier « contrat » d'un vieux tueur à gages épuisé par la maladie.

Le prix du meilleur documentaire français est remis par France Hatron à *Il est minuit, Paris s'éveille*, d'Yves Jeuland, une brillante évocation de la chanson rive gauche racontée en miroir de l'évolution de la

société française. Le prix de la meilleure série française est remis par Pierre Langlais à Fabrice Gobert, son créateur et coréalisateur avec Frédéric Mermoud, pour la belle série fantastique *Les Revenants*, « *qui prouve qu'on peut intégrer les modèles américains sans les copier bêtement* ». Les auteurs ont été soutenus sur scène dans cette bien douce épreuve par une bonne vingtaine d'acteurs !

Olivier Curchod, président du jury littéraire, rappelle que pas moins de cent onze ouvrages ont été lus par le jury sur les trois cent quarante-sept parus en langue française dans l'année ! Il remet le prix du meilleur album à Bernard Bastide, pour *Bernadette Lafont, une vie de cinéma* (éditions Atelier Baie), un bel hommage à l'actrice disparue en juillet 2013. Le prix du meilleur livre étranger revient à *l'am*

- 1 / Christian Bosséno et (au micro) François Marthouret
- 2 / Philippe Rouyer et Jérôme Soulet, de la Gaumont
- 3 / Abdellatif Kechiche et Isabelle Danel
- 4 / Jean-Christophe Meurisse et Les Chiens de Navarre
(Il est des nôtres)
- 5 / Gregory Gadebois, Marie-Pauline Mollaret, François Dupeyron
et Céline Sallette (*Mon âme par toi guérie*)
- 6 / Bernard Bastide, auteur de Bernadette Lafont, *une vie de cinéma*



1



2



4



3



5



6

- 1 / Le pot de l'amitié
- 2 / Que la fête commence !
- 3 / Lecture du message de Kirk Douglas, couronné pour *I am Spartacus* (Capricci)
- 4 / Philippe Rouyer et Delphine Duclos, de francetv distribution
- 5 / Alix Poisson (Laure dans *Les revenants*)
- 6 / Marie Denarnaud et Xavier Gallais (*Le Grand Georges*)



Spartacus de Kirk Douglas, traduit par Marie-Mathilde Burdeau. Le prix est remis par Denitza Bantcheva et Pierre-Simon Gutman aux éditions Capricci, dont le représentant donne lecture d'un message de Kirk Douglas : « *Ce livre atteste du courage de Dalton Trumbo et de tant d'autres écrivains, acteurs et réalisateurs talentueux, qui ont souffert pendant cette période honteuse de l'histoire de mon pays, celle de la liste noire de Hollywood* ». Le prix du **meilleur livre français** est remis par Claude Gauteur et Marc Cerisuelo à Stéphane Lerouge et Philippe Héracles, président des éditions du Cherche-Midi, pour l'ouvrage *Rien n'est grave dans les aigus* de Michel Legrand (qui a envoyé ses remerciements sonores), écrit en collaboration avec Stéphane Lerouge.

Philippe Rouyer, saisi d'un irrésistible enthousiasme (à faire trembler les murs et brûler les planches !), annonce une nouveauté initiée par le jury DVD/Blu-ray : le remplacement du prix du meilleur Blu-ray (la distinction Blu-ray/DVD perdant peu à peu de sa pertinence) par un **prix de la curiosité**, remis à Charles Ferragut, de HK Vidéo, pour le film si singulier du réalisateur japonais Sono Sion, *Love Exposure*, encore long de quatre heures après de sévères coupes exigées par la production : c'était bien le minimum indispensable pour traiter à fond... de petites culottes, mais aussi du péché, du Bien et du Mal !

Le prix du **meilleur DVD/Blu-ray récent** est remis à Sylvie Lefèvre, de francetv distribution, pour l'édition de *Blancanieves* de Pablo Berger, une relecture andalouse (et muette !) du conte de Blanche-Neige. Jérôme Soulet, directeur de la vidéo, télévision et des nouveaux médias chez Gaumont, reçoit ensuite le prix du **meilleur DVD/Blu-ray patrimoine** pour l'édition si longtemps attendue du chef-d'œuvre d'Ingmar Bergman, *Fanny et Alexandre*, dans ses deux versions (312 minutes pour la version TV, 189 minutes pour la version cinéma). Philippe Rouyer rappelle la richesse de la sélection dans cette

catégorie avec, notamment, le somptueux coffret de *La Porte du paradis* (Carlotta Films) et une nouvelle édition de *La Belle et la Bête* (M6 Vidéo). Enfin, le prix du **meilleur coffret** revient au très exhaustif coffret *Éric Rohmer*, édité par Potemkine et agnès.b DVD sous la supervision de Noël Herpe, illustré par Nine Antico, où l'on trouve tout, y compris toutes les *Aventures de Rosette*, laquelle n'avait pas manqué la soirée.

Charlotte Lipinska accueille ensuite Thomas Fouet et Christophe Chauville, membres du jury, pour la remise du prix du **meilleur court métrage français** attribué, après de sérieux débats nous disent-ils, à un film dont la durée, 45 minutes, dépasse la limite désormais fixée par certains festivals : *Il est des nôtres*. Le prix est reçu par le réalisateur Jean-Christophe Meurisse et le producteur Emmanuel Chaumet, escortés par toute la troupe de théâtre Les Chiens de Navarre.

Le prix du **meilleur film singulier** est remis par Marie-Pauline Mollaret à François Dupeyron, accompagné des acteurs Céline Sallette et Grégory Gadebois, pour son film *Mon âme par toi guérie* racontant la tragique histoire de Frédi le magnétiseur, « *film singulier par son propos, sa forme, sa liberté de ton.* »

Puis Charles Tesson annonce l'attribution du prix du **meilleur film étranger** à *A Touch of Sin* de Jia Zhang-ke, poignante relation des troubles sociaux dans la Chine d'après Mao. Le prix est remis à Antoine Schneider pour *Ad Vitam*, distributeur du film en France, qui souligne que le film ne serait jamais sorti en France sans l'appui de la critique. Le réalisateur remercie dans un enregistrement vidéo celles et ceux qui ont soutenu son film, prix du meilleur scénario à Cannes.

Le prix du **meilleur premier long métrage français** est décerné par Anne-Claire Cieutat, en pleine polémique sur la « théorie du genre », à *Les Garçons et Guillaume, à table !* de Guillaume Gallienne, délicate comédie autobiographique.



CHAMPAGNE

PIPER-HEIDSIECK

Last but not least, le prix du **meilleur film français** est remis à Abdellatif Kechiche et aux représentants d'Alcatraz Films, Laurence Clerc et Olivier Thery Lapiney, pour *La Vie d'Adèle, chapitres 1 et 2*, une libre adaptation, déjà brillamment couronnée, de la bande dessinée de Julie Maroh, *Le bleu est une couleur chaude*. Abdellatif Kechiche adresse ses « *sincères remerciements* » aux critiques qui ont su garder la même passion qu'il éprouvait pour le cinéma quand il était adolescent, « *cette passion presque innocente du cinéma, incarnée ce soir par Philippe Rouyer.* » Lequel en profite pour rappeler au réalisateur sa promesse d'une version de 3 h 40. Celle-ci ne devrait pas tarder à sortir.

**ABDELLATIF KECHICHE
ADRESSE SES SINCÈRES
REMERCIEMENTS AUX
CRITIQUES QUI ONT SU
GARDER LA MÊME PASSION
QU'IL ÉPROUVAIT POUR LE
CINÉMA QUAND IL ÉTAIT
ADOLESCENT**

Après la traditionnelle photo de tous les lauréats sur la scène, diplôme en main, Isabelle Danel convie l'assemblée au pot de clôture sur la mezzanine, un espace moins douillet que celui qu'offrait le Théâtre du Rond-Point. Par contre, la salle Henri-Langlois a pu accueillir l'ensemble des (nombreux) participants. Un grand merci, encore, à la Cinémathèque française ! ♦

L'ENJEU FRANÇAIS

Par Charles Tesson



Moins de films cette année, et arrivés plus tard... Ceci n'a pas facilité la tâche du comité de sélection. Il a fallu prendre vite, dans la dernière ligne droite, des décisions importantes. Sans oublier le match quelque peu rugueux entre les diverses sections cannoises autour de quelques films convoités. Moins de films asiatiques, mais toujours autant de français. À notre échelle - les premiers et seconds films - une qualité réelle et une offre diversifiée, mais pour combien de temps ? La nouvelle convention collective est lourde de conséquences pour les premières œuvres et les films à petit budget. On a assisté à une baisse significative des tournages en janvier et février 2014.

À la Semaine, le cinéma français sera à l'honneur avec, en ouverture, *Fla* (pour Faire l'amour) de Djinn Carréard, remarqué avec *Donoma*. On y retrouve les qualités du précédent, plus un souffle inattendu et une ampleur dramatique bouleversante.

J'écris ceci le 16 avril, à la veille de l'annonce de la sélection officielle. Deux films de la compétition, invités, ne sont toujours pas confirmés car, selon la formule, toujours considérés par une autre section. Voyons dans cette nouvelle dynamique un élan et une énergie qui nous aspirent vers le haut. Si l'offre venait à diminuer, côté cinéma français en particulier en 2015, les choix seraient à la fois plus compliqués et déterminants, en termes d'engagement et de responsabilité. ♦

RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE

Par Alex Vicente

Ariane s'assied toujours au premier rang. Charles s'installe juste derrière, près du couloir. Annick et moi préférons le juste milieu, comme Pamela, tandis qu'Alex et Léo se placent souvent au fond de la salle. Pendant quatre mois, dans le noir des salles de projection - au CNC, chez Unifrance, à l'Agence du court métrage - se forment des accords éphémères, des coalitions provisoires, des batailles brèves mais intenses. Difficile de croire, à l'arrivée, que ces parfaits inconnus finiraient par devenir en si peu de temps de vrais compagnons de route qu'on fréquenterait davantage que ses proches. On m'avait pourtant prévenu de la suite des événements depuis le départ : aucune vie sociale au moins jusqu'à mi-avril. Les pronostics, que je jugeais exagérés, s'avèreront tout à fait justes.

Flashback, l'été dernier. Ayant fait partie du jury de l'édition 2013 en tant que membre de la presse internationale, Charles Tesson m'annonce la possibilité d'intégrer le comité de sélection, cette fois-ci en tant que critique installé en France (voici les privilèges de ma double casquette). Je ressens, d'abord, l'honneur qu'on me fait. Mais aussi une certaine inquiétude : pourrais-je me consacrer à la tâche comme il le faut, alors que mon emploi du temps est déjà plutôt chargé ? J'hésite brièvement, puis je me dis pourquoi pas, sans y croire vraiment. Il y

aura sûrement, me dis-je, des candidats plus compétents, plus expérimentés et moins espagnols. Après un amical entretien d'embauche, vers la fin de l'été, Charles Tesson m'annonce que j'ai été choisi.

Place au speech. Je tiens à remercier Hélène Auclair pour son soutien et sa patience infinis, ainsi que Rémi Bonhomme, le premier à avoir soufflé mon nom. Mais surtout les cinq autres membres du comité, pour la qualité des échanges et pour leur hallucinant engagement à la recherche de la perle rare, et à Charles Tesson pour son écoute, son respect et sa collégialité. Malgré les fiches de visionnage écrites au petit matin, les projections enchaînées aux quatre coins de la ville et l'abattement qui s'accroît au même rythme qu'une pile mutante de DVD dans un casier toujours trop plein, on se dit que ces rencontres du troisième type en ont valu la peine. Rendez-vous à Cannes pour le confirmer. ♦



/// LES TROIS /// FONT LA PAIRE

Par Fabien Gaffez

Il ne faut pas avoir le souffle court, pour coordonner le comité court de la Semaine. Et présider aux destinées des créateurs de ce monde que la critique institutionnelle tient pour portion congrue : celui du court métrage. Il faut dire que je n'ai jamais fait de différence entre le court et le long métrage. Question de perspective. Un film, c'est d'abord une œuvre qui a trouvé sa juste durée, son rythme de croisière, sa pulsation interne. Un film, c'est un monde qui s'accorde à ses propres désirs. Qui ne tire pas à la ligne, qui ennue avec modération, qui ne se voit pas plus gros qu'un bœuf. Après trois ans de bons et loyaux services (paraît-il) au comité long métrage, sous la houlette de Jean-Christophe Berjon, puis de Charles Tesson ; après une année au comité court métrage, sous le patronage de Bernard Payen (je profite de cette trop courte parenthèse pour rendre hommage au travail essentiel qu'il a accompli au sein de la Semaine, en lui souhaitant bonne chance pour ses nouvelles aventures de réalisateur : son court métrage *Mister H.*, tourné au Brésil, est une petite merveille poétique emplie d'un désir fou de cinéma), j'ai accepté la charge de la sélection des courts métrages, avec la joie de l'aventurier et l'angoisse de l'héritier. Cela dit, puisqu'il faut ici parler de soi, la direction artistique du Festival international du film d'Amiens, que j'assume et assume depuis 2012, rendait cette nouvelle fonction plutôt paisible et, si j'ose dire, reposante.

En accord avec Charles Tesson, nous avons décidé de poursuivre le travail accompli

depuis plusieurs années, en affirmant toujours plus fort l'identité du court métrage façon Semaine. Cette identité a trois visages : la découverte de nouveaux talents (ainsi, à de rares exceptions près en séances spéciales, nous souhaitons défendre de jeunes réalisateurs plutôt que des cinéastes confirmés) ; l'exploration de tous les territoires, de tous les formats, de tous les styles (sans discrimination de genre, de sorte partition entre films « populaires » et films « d'auteurs », sans passe-droits pour d'éventuels « habitués ») ; la volonté de suivre et de soutenir chaque « promotion » dans ses divers projets, notamment pour le passage au long métrage (qui n'est ni une nécessité, ni un eldorado). C'est bien la spécificité de la Semaine de la Critique que de se situer aux avant-postes de la création, telle une vigie bienveillante, qui a depuis longtemps porté ses fruits.

IL EST TRÈS DIFFICILE DE FAIRE
EXISTER LE COURT MÉTRAGE
DANS LA JUNGLE CANNOISE,
QUI NE JURE QUE PAR LE LONG.
NOTRE TÂCHE EST DONC
D'ÉTABLIR UNE SÉLECTION
FORTE ET RESSERRÉE

Ainsi, pour composer une sélection, il faut avoir le cœur sur la main, et bien accroché. Le but n'est pas de se comporter en critique au carré, distribuant bonnes et mauvaises

étoiles aux quelques 1800 films inscrits. Si nous avons le droit à l'erreur, nous avons surtout celui de tenir le registre de la création mondiale, en proposant dix manières de voir le monde, et d'en faire du cinéma. Si Cannes peut être le début de la plus belle des aventures pour un réalisateur, cela n'est très certainement pas la fin de tout pour celui dont le film ne se retrouve pas dans la sélection finale. Il est très difficile de faire exister le court métrage dans la jungle cannoise, qui ne jure que par le long. Notre tâche est donc d'établir une sélection forte et resserrée, qui sèmera les graines d'une future récolte. Établir deux programmes de cinq films, c'est agir en peintre ou en musicien : chaque couleur, chaque note, a son importance, pour la pièce de musique, le tableau de maître, d'une séance de cinéma. Si chaque film doit exister par lui-même, il s'enrichit également de ceux qu'on lui aura associés. Une humeur nouvelle s'installe, qui fait le prix de notre travail.

Ce travail, on ne l'accomplit pas seul. Mes indispensables acolytes furent Iris Brey, qui découvrait le travail de sélection et y a apporté une vision décidée et une conscience professionnelle aux bienvenues couleurs anglo-saxonnes et Pierre-Simon Gutman, stakhanoviste chaloupé, qui a nourri le débat de ses analyses aussi fines qu'instantanées. À ce trio que nous formions, il faut ajouter Julie Marnay, qui par son efficace patience, son soutien sans faille et sa joie de vivre, a su maintenir à flots notre navire parfois brinquebalant. ♦



Fabien et Iris



Fabien Gaffez

LE CHOIX DE SISYPHE

Par Iris Brey



Iris, Pierre-Simon, Pamela et Fabien



Iris Brey

Des bergers allemands, des hommes à la chasse, des parents malades, des regards d'enfants, un soupçon d'inceste et d'infanticide, fil rouge de nos conversations du vendredi, au milieu de l'(in)digestion de montagnes de gâteaux et de cafés. Seule novice entourée de P.S. le *profès*, et de Fabien le confirmé, avec la présence pétillante de Julie, j'ai observé, j'ai découvert, j'ai appris, j'ai écouté, je me suis prononcée.

Le temps de ces derniers mois fut déformé par les piles de DVD, un trou noir où j'ingurgitais des histoires qui me faisaient faire le tour d'horizon des genres et des pays. Un dépaysement qui était aussi respiration, alors que je finissais ma thèse. Mon salon jonché de post-it avec des notes gribouillées, des pastilles bleues ou rouges, marque d'un deuxième ou troisième regard, éclairaient mes nuits. Un peu comme Sisyphé, chaque semaine je repartais avec mes sacs, et lorsque j'étais à bout, je me disais : «*le prochain sera peut-être parmi les dix derniers.*»

Avec le regret de voir certains films rayés de notre liste et avec le bonheur d'avoir découvert des cinéastes singuliers, on a fini, on a choisi, on a tranché. Le cordon est coupé, j'ai survécu aux épreuves initiatiques de 2014, j'ai la douce impression de faire partie du club, aux côtés de P.S. qui m'appelle Dr. Brey, et de Fabien qui m'a fait *entrer* à la Semaine. Place maintenant au partage des courts métrages, à la rencontre de ces jeunes cinéastes et de leur public, et aux fêtes cannoises. On l'aura bien mérité. ♦

TRAITEMENT LUDOVICO

Par Pierre-Simon Gutman

L'image classique associée à une tâche comme celle de sélectionneur de la Semaine de la critique, plusieurs fois envisagé, demeure celle du traitement Ludovico de *Orange mécanique* : le sélectionneur finit les yeux écarquillés, ouverts dans un mélange de fatigue et de détermination, face à un flot d'images incontrôlable, qui ne semble jamais s'arrêter. Dans le cas du comité court métrage, ce processus se double d'une autre donnée. Face à ces films parfois (souvent même) bricolés, réalisés par de jeunes cinéastes (souvent de jeunes gens), on se retrouve confronté à un cinéma non filtré. Les moyens financiers, techniques, logistiques et parfois tout simplement humains nécessaires à la création d'un long métrage ne sont bien entendu pas indispensables pour une bande d'une dizaine de minutes.

Et ainsi se déverse une suite de petits films qui correspondent pour la plupart à des envies extraordinairement pures de cinéma, avant que les problèmes (l'argent, la nécessité d'en vivre, le rapport aux financiers) ne prennent le pas. Ce sont tous des courts métrages, mais on pourrait aussi les envisager comme des rêves : les rêves d'artistes tout frais qui se permettent de rêver ce que pourrait être leur cinéma, leur carrière et souvent, à travers cela, leur vie même. D'où cette impression de don qui nous est fait, à nous sélectionneur cynique et fatigué, de la part de cinéphiles qui ont pris cette décision de faire du cinéma et nous livrent ce qui représente probablement, du moins pour eux, un premier pas décisif. ♦



CONSEIL SYNDICAL

RÉUNION
du 17/12/13
par *Sophie Grassin*

Présents : Jean-Jacques Bernard, Michel Ciment, Isabelle Danel, Sophie Grassin, Pierre Murat, Bernard Hunin, Xavier Leherpeur, Gérard Lenne, Philippe Rouyer, Charles Tesson, Caroline Vié et Jacques Zimmer. Ainsi que Marion Dubois-Daras et Rémi Bonhomme.

Représentés : Jean-Paul Combe (par Bernard Hunin), Éric Libiot (par Sophie Grassin), Danièle Heymann (par Isabelle Danel), Chloé Rolland (par Isabelle Danel).

Le Livre blanc de la critique

À l'heure où les journaux traversent une crise sans précédent, il apparaît plus que jamais nécessaire de dresser l'état des lieux de la critique. Pour assurer à ce Livre blanc la visibilité et l'écho qu'il mérite, le bureau propose de le faire paraître en 2015, pour notre remise de prix.

La table ronde sur la critique organisée par le VDFK à Berlin

L'équivalent allemand du Syndicat nous ayant contacté pour participer à cette table ronde, Bernard Payen s'est rendu à

Berlin. Son compte rendu est en ligne sur notre site.

Adhésion à l'association de la copie privée

Prochaine information et action au mois de mai 2014.

70^{ème} anniversaire de nos prix

Il correspond à notre remise des prix en 2016. Le bureau réfléchit à la meilleure manière de fêter cet anniversaire. Parmi la liste des propositions, il envisage de lancer des invitations aux lauréats des années passées ainsi qu'à des critiques qui exerceraient leur métier depuis soixante ans.

Prochaine présidence du Festival de Cannes

Gilles Jacob quittant la présidence du Festival après sa prochaine édition, Isabelle Danel rencontrera au plus vite son successeur, qui prendra ses fonctions au mois de juin 2014.

Semaine de la Critique 2013

Charles Tesson rappelle que les longs métrages de l'édition 2013 sont désormais sortis en salles. Leur visibilité est bonne, la presse les a soutenus et les films sélectionnés voyagent dans divers festivals.

Perspectives 2014

Depuis 2012, le Prix Révélation France 4 est venu s'ajouter au Grand Prix Nespresso. Charles Tesson et Rémi Bonhomme reviennent sur l'intérêt de doter le Prix Révélation France 4 d'une identité qui lui soit propre et insistent sur le fait de choisir, pour décerner ces deux prix des présidents du jury à l'ADN différent. D'autre part, Isabelle Danel

propose une nouvelle procédure de validation pour l'affiche de la Semaine de la Critique. Elle désire associer des membres du bureau à la réflexion concernant son élaboration. Jean-Jacques Bernard, Sophie Grassin, Xavier Leherpeur et Pierre Murat sont candidats pour assister à deux réunions avec l'agence chargée de la concevoir en janvier et février prochains.

Prix du SFCC 2014

Proposition du bureau de ramener le jury Télévision de 7 membres à 5 pour le mettre à égalité avec les autres jurys. Adoptée à l'unanimité.

Situation financière

Pour Rémi Bonhomme, l'exercice 2014 s'annonce meilleur que le précédent. Notre sponsor Nespresso a résigné avec la Semaine pour trois ans. Sony parrainera le prix du court métrage. Et la fondation Gan s'est engagée à délivrer une aide à la distribution.

Le Deuxième Regard

Cette association a élaboré une charte concernant la place des femmes dans le cinéma : elle nous demande d'instaurer la parité au sein de ses comités de sélection. Nous pensons que la sélection des films doit rester libre de tout critère sexué. Demande rejetée à l'unanimité.

- **La Lettre n° 43 :** Point par Gérard Lenne.
- **Nouvelles adhésions :** Valérie Ganne (« Écran total »).
- **Prix SFCC aux Festivals d'Arras et de Poitiers.**



RÉUNION du 11/03/14 par Chloé Rolland

Présents : Charles Tesson, Jean-Paul Combe, Michel Ciment, Philippe Rouyer, Sophie Grassin, Bernard Hunin, Gérard Lenne, Jean-Jacques Bernard, Pierre Murat, Chloé Rolland, Danièle Heymann et Isabelle Danel. Ainsi que Marion Dubois-Daras et Rémi Bonhomme.

Représentés : Éric Libiot (par Jean-Jacques Bernard), Caroline Vié (par Philippe Rouyer) et Xavier Leherpeur (par Isabelle Danel).

Soirée des prix

Réussite de la soirée des prix du 10 février à la Cinémathèque française (voir p. 4 à 7). La soirée de 2015 sera avancée à début février, afin que cela ne tombe ni pendant les vacances scolaires ni pendant le Festival de Berlin.

La Lettre n° 44

Le paiement des piges en droits d'auteur étant interdit, le bureau décide de ne plus rémunérer les membres du CA et les membres de nos jurys, considérant que leurs papiers font partie de leurs missions.

Communiqué du SFCC

Communiqué sur l'affaire *Nymphomaniac*. L'ARP, la SRF et la SACD ont souligné la

pertinence du communiqué coécrit par Gérard Lenne et Isabelle Danel. Cela nous conforte dans l'idée qu'il est important que le syndicat "monte au front" sur ces sujets.

Carte verte 2014

Bernard Hunin fait le point sur la commission d'attribution pour 2014. 450 demandes de cartes toutes confondues (cinéma, théâtre, danse) ont été satisfaites : 371 cartes vertes, dont 42 départementales. Il est à noter que le nombre de cartes attribuées cette année a baissé par rapport à 2013 et il y a tout lieu de penser qu'il y en aura moins encore en 2015.

Livre blanc

La forme de l'enquête, bien que chronophage, semble pertinente. Le conseil décide de débiter avec la question qui agite actuellement la presse cinéma : l'interdiction de projection frappant certains journalistes.

Caméra d'or 2014

Lisa Nesselson est élue pour représenter le SFCC au sein du jury.

Les jurys de nos prix

Film singulier : Michel Ciment, Alex Masson, Xavier Leherpeur, Marie-Pauline Mollaret et Pierre-Yves Roger

Littéraire : Denitza Bantcheva, Jean-Paul Combe, Jean-Philippe Guérand, Eithne O'Neill et Marc Cerisuelo + Consultant : Claude Gauteur

Court métrage : Yves Alion, Véronique Blin, Rita Bukauskaite, Thomas Fouet et Olivier Pélisson

Télévision : Christian Bosséno, Valérie Cadet, Bernard Hunin, Pierre Langlais et Jean-Pierre Piton

DVD / Blu-Ray : Jean-Pierre Bergeon, Philippe Gautreau, Danièle Heymann,

Pierre Murat et Philippe Rouyer + Consultant : Gérard Lenne

- Prix SFCC du premier film étranger (proposition de Charles Tesson). Les adhérents ont relativement peu vu les premiers films français. Cela risque d'être d'autant plus vrai pour les premiers films étrangers. Ces deux prix devant être remis selon le même mode, il est proposé de composer un jury, comme pour le DVD ou le livre. Pour 2014, n'ayant pas le temps de faire appel à un nouveau jury, les membres du CA voteront pour ces deux prix. Accepté par 14 voix pour et 1 abstention.

- Prix de la musique de film (proposition de Benoît Basirico) Écarté pour le moment.

Nouvelles adhésions

Nicolas Thys (ecranlarge.com) et Nathalie Chifflet ("*Est républicain*", etc.)

Situation financière

Point par Jean-Paul Combe et Rémi Bonhomme sur le budget 2013. Pour rappel, un déficit de 10% est prévu. La situation financière fait apparaître actuellement un déficit de 10,02%. Le budget est donc maîtrisé.

Budget prévisionnel 2014

L'arrêt de deux subventions sera compensé par de nouveaux partenariats privés. La demande d'une nouvelle dotation du CNC est par ailleurs en cours.

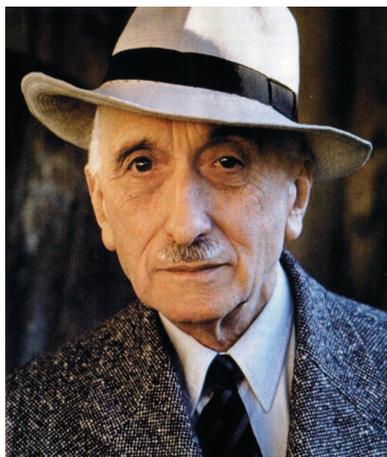
Affiche de la Semaine 2014

L'affiche de la prochaine édition de la Semaine, illustrée par une photo des *Rencontres d'après minuit* de Yann Gonzalez, met plus en lumière notre logo et réaffirme notre dynamisme. Approbation unanime. ♦

L'ÂGE D'OR DE LA CRITIQUE

Par Christian Bosséno

Accompagnant la télévision naissante, la critique a connu un âge d'or qui correspondait à une période de grande liberté pour les premiers réalisateurs venus au petit écran : Stelio Lorenzi, Claude Loursais, Marcel Bluwal, Claude Barma, René Lucot, Pierre Badel, Jacques Krier, Ange Casta, Alexandre Tarta, Jean-Christophe Averty, etc. De véritables apôtres du service public, comme Jean d'Arcy (1952-1959), puis Albert Ollivier (1959-1964), directeurs des programmes ou André Franck, responsable du service « dramatiques », soutenaient une télévision exigeante et de qualité. Brillantes individualités et écrivains de talent se plurent alors à analyser ce qu'ils considéraient comme un art nouveau.



FRANÇOIS MAURIAC (1885-1970).

En est le plus illustre exemple qui, à 75 ans, accepte la proposition de Jean-Jacques Servan-Schreiber de rédiger dans *L'Express*, en plus de son célèbre Bloc-notes politique, un billet sur la télévision. Sur *Les Perses* de Jean Prat, il écrit dans *Le Figaro littéraire* : « Pour la première fois, la télévision aura été au bout de ses possibilités. Un chef-d'œuvre vénérable a surgi du gouffre de

2400 années ». Témoignant d'une grande indulgence, il défend *Intervilles* et le « néronien » Guy Lux. Il loue *Bonne nuit, les petits*, précisant malicieusement : « Il n'y a, Dieu merci, aucune chance que *Simone de Beauvoir* me lise, sinon elle trouverait ce matin une pièce de taille à joindre au dossier de ma sénilité ! ». Dans chaque chronique, plusieurs programmes sont analysés, en quelques phrases. Les gros plans, « reflets de l'âme », le passionnent. Ses chroniques ont été rééditées en 2008, dans un fort volume de 658 pages, *On n'est jamais sûr de rien avec la télévision*, éditions Bartillat. Citation (à propos de *Tous ceux qui tombent*, 1962, de Michel Mitrani) : « Ce fut admirable. Ce fut étonnant, je veux dire nouveau. Qu'avons-nous vu ? Ni du cinéma, ni du théâtre ».



JACQUES SICLIER (1927-2013).

Critique au *Monde* et à *Télérama*, a beaucoup écrit sur les avancées du documentaire à la télévision, notamment sur l'approche subjective, intimiste et chaleureuse de la vie de François rencontrés au cours de leurs *Croquis* par Bringuier et Knapp et, en fiction, sur « l'écriture par l'image », inspirée par la vie des gens du peuple et pratiquée, par exemple, par Jacques Krier. Scénariste, il est

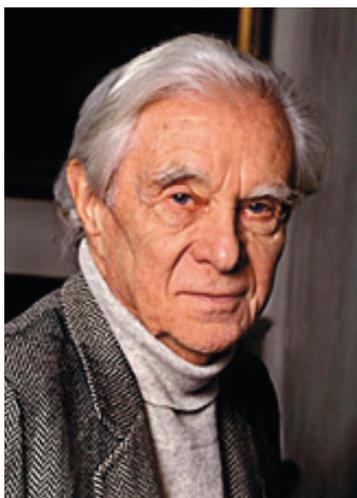
aussi l'auteur de feuilletons télévisés (*Janique Aimée*, 1963 ; *Les Habits noirs*, 1976). (Voir aussi p. 28)



ANDRÉ BAZIN (1918-1958).

Éminent critique, collaborateur d'*Esprit*, cofondateur des *Cahiers du Cinéma*. Téléspectateur assidu depuis plus d'un an, il donne en novembre 1952 sa première critique de télévision dans l'hebdomadaire *Radio Cinéma Télévision*, créé en janvier 1950 qui deviendra

Télérama en 1960. En six ans, il y publiera une centaine d'articles. À *France-Observateur* (1955-1956), il invite les téléspectateurs occasionnels à regarder tous les programmes comme il le fait, « avec plaisir ». Il s'intéresse plus particulièrement aux programmes les plus populaires. Selon Gilles Delavaud, « il cherche à dégager ce qu'il appelle « l'abstraction des principes » et atteindre « quelque généralité esthétique » ». Pour Bazin, la télévision est un art du direct, de la présence et de l'intimité. À lire : *André Bazin*, par Dudley Andrew (1976).



ANDRÉ BRINCOURT (1920).

Journaliste et écrivain, Grand Prix de littérature de l'Académie française, maniait la plume la plus redoutée, en ces temps bénis où l'audimat n'existait pas et où la critique était le seul baromètre. On se précipitait sur *Le Figaro*. Avoir « un bon Brincourt » ou un « mauvais Brincourt » influait sur la suite d'une carrière ! « *Le cinéma* – écrivait-il - *nous a habitués à une sorte de perfection rassurante. Le direct à la télévision nous met au contraire en contact avec la vie, c'est-à-dire la fragilité et*

découvre cette frange d'imprévisibilité qui change notre regard. ». André Brincourt a publié *La Télévision et ses promesses* (1960) ; *La Télévision, notes et maximes* (1965).



GUILLAUME HANOTEAU (1908-1985).

Dramaturge (*La Tour Eiffel qui tue*, etc.), scénariste et journaliste, collaborateur régulier de *Télé 7 jours*, avait aussi assuré en alternance avec Maurice Clavel un billet critique sur RTL.



MORVAN LEBESQUE (1911-1970).

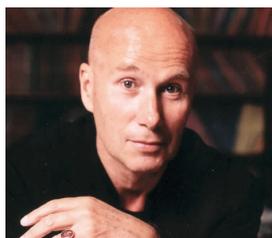
Journaliste, polémiste, conférencier, écrivain, militant breton, il entre en 1952 au *Canard enchaîné*, où il publie des chroniques, notamment sur la télévision, reprises dans *Chroniques du Canard* (1960). Dans les années 1960, il collabore également à *L'Express*.



MAURICE CLAVEL (1920-1979).

« *Messieurs les censeurs, bonsoir !* » Son départ du plateau de l'émission *À armes égales*, après qu'il eut constaté le retrait d'un mot dans son film *Le Soulèvement de la vie*, le 13 décembre 1971, est resté célèbre. Philosophe, essayiste, écrivain (prix Médicis 1972 pour *Le Tiers des étoiles*), adversaire passionné de la société de consommation, gauchiste et catholique, cet « *incitateur,*

perturbateur et même diviseur » avait séduit Jean Daniel, qui lui avait confié la rubrique *Télévision* du *Nouvel Observateur*. À propos des *Croquis* de Bringuier et Knapp, il écrivait : « *sortes de reportages où des instantanés bout à bout forment une œuvre et suggèrent une pensée parfois durable, en quoi la télévision semble découvrir et accomplir son essence* ».



GABRIEL MATZNEFF (1936).

Ne regardait jamais la télévision et ne possédait même pas de poste quand on lui confia la chronique télévision de *Combat*. D'octobre 1963 à fin 1965, il y laisse libre cours à sa plume insolente et irrespectueuse. Ainsi suggère-t-il à Claude Santelli (*Le Théâtre de la jeunesse*) de « *confier à Wladimir d'Ormesson,*

président de l'ORTF, le rôle de l'âne Cadichon dans Les Mémoires d'un âne de la comtesse de Ségur ». Quand il n'est pas inspiré, il s'évade des émissions qu'il aurait dû analyser, pour se livrer à des digressions personnelles et évoquer ce qui lui tient à cœur : Dostoïevski, Camus, Nietzsche ou l'Église orthodoxe. Il considère la télévision comme un pouvoir totalitaire et hypnotique, vitupère contre les émissions de divertissement, mais sait apprécier le *Dom Juan* de Molière, revisité par Marcel Bluwal, ou *La Chambre* de Sartre, adapté par Michel Mitrani. Il ferraille contre le pouvoir et ne cesse de dénoncer une télévision sous la tutelle du ministre Alain Peyrefitte (pour l'information, car fictions et variétés restent largement libres, sauf exception, comme la fin brutale de *La caméra explore le temps* de Stelio Lorenzi). Sous le titre *La Séquence de l'énergumène*, ses chroniques ont été réunies dans un ouvrage publié par les éditions Léo Scheer.



ANDRÉ S. LABARTHE (1931).

Critique, réalisateur, producteur, il fut aux *Cahiers du cinéma* avec André Bazin, Jacques Doniol-Valcroze et Éric Rohmer. Pionnier d'une critique esthétique de la télévision, il est en 1961 l'un des principaux rédacteurs au premier

numéro spécial des *Cahiers* consacré à la télévision (le second, dirigé par Serge Le Péron et Serge Toubiana, paraîtra à l'automne 1981). Il collabore encore à *France Observateur*, au *Nouveau Cinéma* et, occasionnellement, au *Monde*. En 1963, notre Syndicat (encore Association) décide d'attribuer deux prix, l'un à Jean-Claude Bringuier et Hubert Knapp (meilleurs réalisateurs), l'autre à leur émission *Cinq Anglais pour Noël* (meilleure émission). Dans *Les Cahiers de la télévision*, Labarthe écrit : « *Ces deux auteurs un peu maudits représentent un esprit d'indépendance et une conception du reportage filmé fort propres à faire éclater le cadre traditionnel du documentaire.* ».

JEAN BARENAT (1910-2000).

De son vrai nom Fernande Alphandéry, elle fut productrice de télévision, puis critique à *L'Humanité*.

JACQUES ANDRÉ.

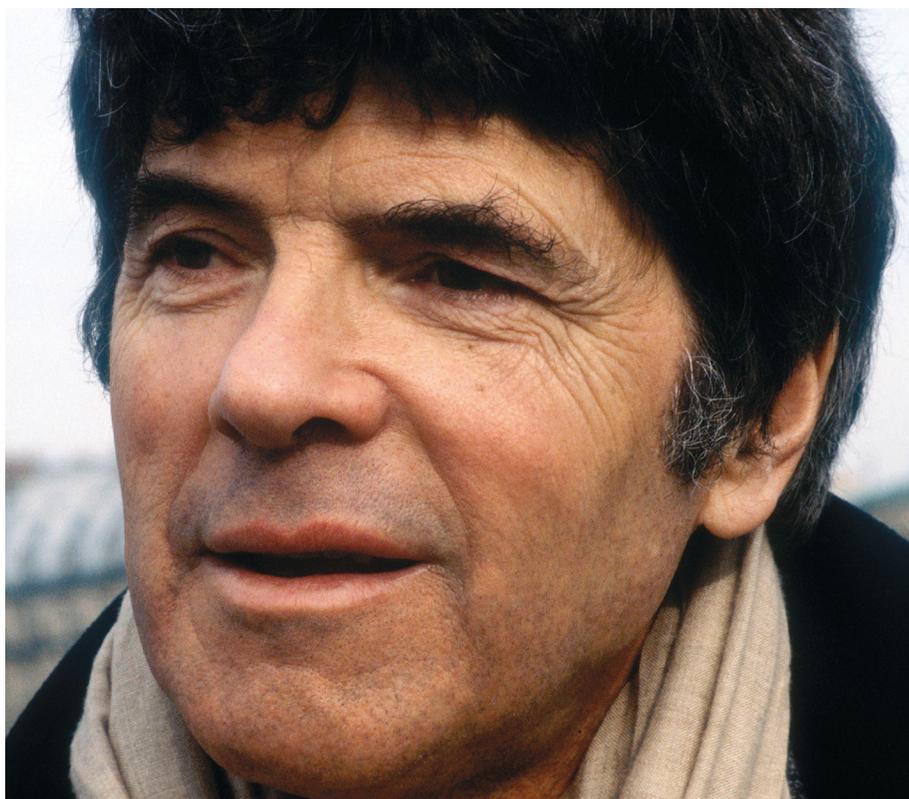
Il assure avec un grand talent et une belle sûreté de jugement, la critique du cinéma et de la télévision dans *Le Midi Libre*. ♦

MICHEL COURNOT

MÉTAMORPHOSES D'UN POÈTE ÉCORCHÉ

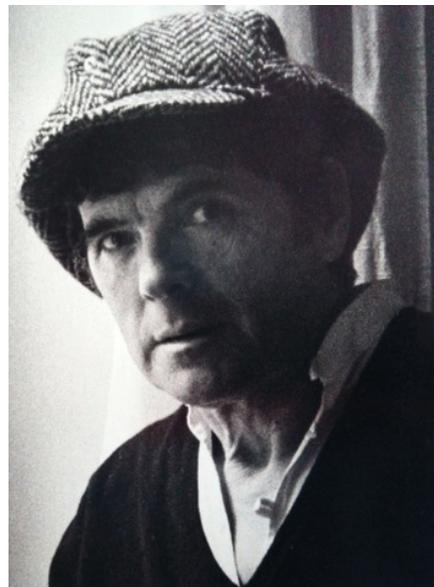
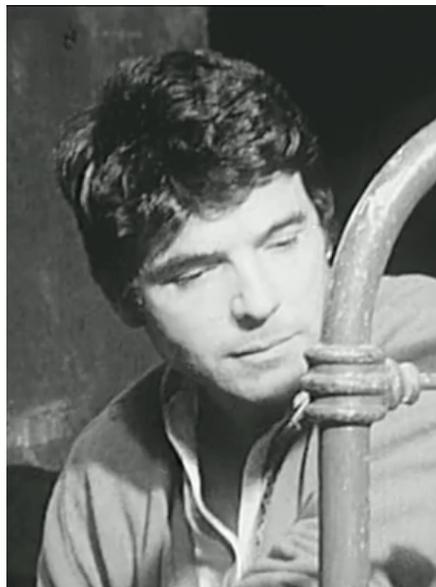
Par Alain Riou

« Le lit est un beau pays. Le lit est une plage aplatie par la mer, un bout de terre douce aux genoux, une esquivé d'oubli... Le lit est un site interdit. Les talons hauts, les criss, les taxis, les métros n'y sont pas permis. Une femme mariée sur un lit... Sur ma plage de l'après-midi, je ne partage pas ma vie. Je l'oublie. J'allonge mes jambes. Les jambes nues d'une femme mariée, pour respirer, demandent à être caressées... Mon mari est un beau garçon... Nous rentrons à la maison... Je lui crie des bêtises pendant qu'il passe son pyjama... Une femme mariée va s'endormir, ses jambes ont fini leur journée »...



Quelle est cette épouse légitime qui manie si bien le canif, cette femme qui offre son corps en refusant son âme ? Réponse : c'est Michel Cournot, un critique qui mania merveilleusement le stylo, et qui avait choisi cette métamorphose follement juste pour chanter, de l'intérieur, les beautés de *La Femme mariée* de Jean-Luc Godard. La légende, qui transfigure aussi bien les critiques singuliers que les cinéastes originaux, a répandu le souvenir d'un dandy désinvolte, qui éreintait les films à tour de bras, en fonction de critères obscurs qu'il était seul à connaître. Mais 50 ans tout juste après ses premiers papiers du *Nouvel Observateur* qui lui donnèrent la gloire en quelques semaines, une plongée dans l'univers explosif de Cournot révèle un juge autrement fin, un intuitif insurpassable, un poète autrement subtil.

Ces éreintements qui l'auraient rendu célèbre ? On les cherche. Certes, quand il n'aimait pas, Michel Cournot ne se gênait pas pour le dire, mais ce n'est jamais à sa méchanceté qu'il devait les lettres de dénonciation qui arrivaient par sacs au journal. Ce que les esprits étroits ne lui pardonnaient pas, c'était son surréalisme intérieur. Je me demande aujourd'hui, à le relire, s'il n'était pas, d'abord, un fou. Mais un fou qui tombait toujours juste, non que ses goûts fussent infaillibles, mais que les chemins qu'il prenait pour les exprimer étaient les plus beaux, les plus profondément joyeux. Il embarquait ses lecteurs dans des bateaux ivres, vers des délires toniques. Début avril 1964, quelques semaines après la création de *L'Obs*, Cournot vante une rétrospective Godard en lançant, au passage, en prince de la digression : « Moi, j'admire Lénine et j'ai toujours été pour les solutions



radicales, mais tout de même, tout de même, l'ancienne Russie nom de Dieu de nom de Dieu, comme c'était beau, comme on a eu tort de tout foutre en l'air, enfin quoi des beaux rideaux ça ne coûte pas plus cher que des mochetés, enfin quoi un village russe c'était autre chose qu'un kolkhoze soviétique. » (on imagine la tête de Georges Sadoul !). Et, sur la colonne à côté, il se fend d'un poisson qui révèle une âme particulièrement gamine chez un vaurien de 42 ans. Il s'agit de la fausse lettre qu'un agriculteur breton adresse à la revue *Midi-Minuit Fantastique*, pour se plaindre de ce qu'après avoir lu un de leurs articles trop enthousiaste, l'instituteur du village a organisé une projection du *Cauchemar de Dracula* de Terence Fisher, et que le film était assez bien fait pour que tout le village y ait cru. Depuis, plus personne n'ose sortir la nuit. « C'est pourquoi je vous écris pour faire cesser cette idiotie, car vous en êtes responsable avec toutes vos couillonades. Je désirerais donc que vous m'envoyiez une lettre à en-tête *Midi-Minuit* certifiant que les vampires n'existent pas ».

SON ACTIVITÉ DE JUGE
CINÉMATOGRAPHIQUE
AURA DURÉ TROIS ANS.
CE N'EST PAS BEAUCOUP
POUR UNE CARRIÈRE,
MAIS C'EST LONG
POUR UN ORAGE.

C'était Cournot, et on se doute qu'on ne succède pas à la fois à André Bazin et à Alphonse Allais du jour au lendemain. Il était né en 1922, avait étudié au lycée Louis-le-Grand puis à la Sorbonne, avait appris

l'insolence et la révolte sous l'Occupation, et trouvé comme beaucoup dans le cinéma un remède aux journées terribles. La paix revenue, il entre à *France-Soir*, alors tout imprégné de l'esprit de Résistance, non comme critique, mais comme reporter. Un roman, *Martinique*, lui vaut le prix Fénéon qui récompense les belles plumes journalistiques. Il passe à *l'Express*, puis revient à *France-Soir*, cette fois comme journaliste de cinéma. Mais les temps ont changé, et le quotidien du soir est devenu une officine dont la rubrique spectacles est dirigée par un crétin particulièrement solennel. Cournot souffre. Un jour, on lui annonce qu'il doit aller interviewer Henri-Georges Clouzot qui l'attend chez son coiffeur. Cournot est ahuri. Dans son for intérieur, il s'indigne et jubile à la fois car son souffre-douleur vient de lui offrir sans le savoir la clé de sa prison. Le reporter se rue à l'étage directionnel, entre dans le bureau de Lazareff, bouscule la secrétaire, enfonce pratiquement la porte et déclare à Pierrot-les-bretelles apeuré : « Monsieur, je suis écœuré. On m'envoie interviewer Henri-Georges Clouzot chez son coiffeur ! Or, Monsieur, si vous connaissiez Henri-Georges Clouzot, vous sauriez qu'on lui doit *Le Corbeau*, *Quai des Orfèvres*, *Le Salaire de la peur* et qu'il n'est pas un homme qu'on interviewe chez son coiffeur ! »

Ce que Cournot vient de dire, il le pense profondément. Mais il sait aussi, le rusé, que Lazareff, homme cultivé, n'a rien à apprendre sur Clouzot, qui est un habitué de la grande maison où il réside, à Louveciennes, près de Saint-Germain-en-Laye. Pierrot, aussi charmé que secoué, donne immédiatement raison au jeune journaliste, et lui octroie une carte blanche et le temps qu'il lui faudra pour écrire un

livre entier sur le réalisateur, livre qu'il publiera dans la collection qu'il dirige chez Gallimard, *L'Air du temps*. Ainsi, nourri par son journal, l'écorché à la peau dure pourra-t-il consacrer deux ans de sa vie à l'étonnant *Le Premier Spectateur*, dans lequel il raconte tout le tournage des *Espions* avec l'exposé de chaque problème artistique, les solutions que lui apporte Clouzot, et le portrait d'un personnage romanesque, colérique, excessif et quelque peu génial.

Critique, on l'a vu, Cournot manifestera lui-même un esprit romanesque, excessif et quelque peu génial, grâce à la liberté que lui accorde *Le Nouvel Observateur*. Son esprit oscillant entre la grandeur et la farce, le poussera par exemple à porter Hossein aux nues tandis qu'il jette Dreyer à la poubelle. Il n'en fait qu'à sa tête, au ravissement de Jean Daniel qui sait que son critique n'en fait en même temps qu'à son cœur. Au bout de trois ans, l'envie dévorante de tourner prend Cournot. Il réalise *Les Gauloises bleues*. Ce beau film tendre et fragile, mais excessivement littéraire, lui vaudra les sarcasmes de Michel Audiard, vengeance d'un homme qu'il n'a pas épargné. Sélectionné par le Festival de Cannes, le film n'y est pas projeté : son auteur le retire par solidarité avec le mouvement contestataire qui gagne toute la France en ce mois de mai 68. Après quoi Cournot, estimant sa virginité perdue, ne veut plus juger ses pairs, et évolue vers la critique littéraire, puis la critique théâtrale au *Monde*. Enfin, il sera éditeur au Mercure de France.

Son activité de juge cinématographique aura duré trois ans. Ce n'est pas beaucoup pour une carrière, mais c'est long pour un orage. ♦

ET SI INTERNET FAVORISAIT LA CRÉATION CINÉMATOGRAPHIQUE ? L'EXEMPLE DE VIMEO ON DEMAND

Par Marie-Pauline Mollaret

En quelques années, la distribution de films sur le Web est devenue un immense gâteau dont chaque acteur veut sa part. Qu'il s'agisse du n° 1 mondial de diffusion de vidéos YouTube, qui propose sur son site français des films Wild Side, Disney Europe ou encore Sony Pictures, ou de son dauphin, le site français Dailymotion, qui a conclu en octobre 2013 un accord avec les studios américains Warner Bros pour diffuser en France tous les films de leur catalogue, chacun y va de son offre payante chargée de concurrencer ouvertement les chaînes de télé, voire les salles de cinéma.

Le troisième larron des sites de vidéo en ligne, Vimeo, a quant à lui passé la vitesse supérieure en encourageant la distribution directe, via les comptes pro de sa plate-forme Vimeo On Demand, créée en mars 2013. Le principe est de permettre aux créateurs de vendre leurs œuvres directement à leur public, en gardant 90 % des revenus générés, après frais de transaction. Les réalisateurs ont le choix du prix, du support (streaming ou téléchargement) ou encore de la disponibilité géographique. Par ailleurs, comme cela a toujours été le cas sur Vimeo, et au contraire de ce qui se fait ailleurs, aucune publicité ne vient parasiter les pages des utilisateurs.

L'initiative, présentée comme une première dans le monde du cinéma indépendant, part du principe que multiplier les supports de diffusion est le meilleur moyen de toucher le public le plus vaste, mais aussi « d'établir [avec lui] un lien direct à

l'échelle mondiale ». En l'occurrence, Vimeo se vante de compter désormais plus de vingt-deux millions de membres inscrits et d'atteindre mensuellement les cent quarante-neuf millions de visiteurs uniques. Même si l'histoire ne dit pas quel pourcentage de ces cent quarante-neuf millions utilise le service payant, c'est certainement un début pour ceux qui décident de tenter l'expérience.

**VIMEO ON DEMAND,
CRÉÉE EN 2013, PERMET
AUX CRÉATEURS DE
VENDRE LEURS ŒUVRES
DIRECTEMENT À LEUR
PUBLIC, EN GARDANT 90 %
DES REVENUS GÉNÉRÉS.**

L'un des premiers longs métrages à avoir bénéficié de cette opportunité est l'adaptation pour le cinéma de la pièce de théâtre *Some Girl(s)* du cinéaste et scénariste Neil LaBute (*En compagnie des hommes*) qui a été diffusée en première mondiale exclusivement sur Vimeo On Demand en juin dernier, ainsi que dans certaines salles de New York et de Los Angeles. « Ce que nous accomplissons actuellement avec *Some Girl(s)* n'aurait pu être possible si nous avions opté pour des canaux de distribution traditionnels pour le film, indiquait alors Patty West, la coproductrice du film. En adoptant une

approche différente et en choisissant Vimeo On Demand pour la première mondiale, nous sommes en mesure de montrer le film directement et le même jour aux fans du monde entier - en ayant ainsi l'assurance que personne n'aura à attendre - le tout en quelques mois au lieu d'une année, comme c'était généralement le cas jusqu'à maintenant. » À noter que près d'un an plus tard, le film est toujours disponible sur Vimeo aux mêmes conditions tarifaires (5 \$ en streaming, 10 \$ en téléchargement, avec des bonus).

Soucieux de garder l'offensive, le site n'a depuis cessé de faire évoluer son offre. En septembre 2013, il a ainsi lancé un programme d'aide à la distribution en partenariat avec le Festival international du film de Toronto. Chacun des films présentés en avant-première mondiale pendant le festival s'est vu offrir la possibilité de recevoir une avance de 10 000 \$ en échange d'une première diffusion exclusive via la plate-forme de distribution directe de Vimeo. Cette exclusivité dure trente jours, mais peut s'arrêter dès que Vimeo récupère l'avance de 10 000 \$. Il est ainsi possible aux réalisateurs de combiner la diffusion sur Vimeo avec une sortie en salles, voire avec une distribution via d'autres plateformes de Vidéo à la Demande.

Il semblerait que, en tout, une douzaine de longs métrages issus de la sélection canadienne aient accepté de jouer le jeu, parmi lesquels *Asphalt Watches* de Shayne Ehman et Seth Scriver, lauréat du



prix du meilleur premier film canadien. Tous devraient être proposés à la diffusion sur le site d'ici la fin du mois de mai 2014. À moins que, à l'image de *Little Feet* d'Alexandre Rockwell, un temps pressenti pour faire partie du lot, ils ne se rétractent et préfèrent tenter directement l'aventure en salles...

De son côté, Vimeo poursuit sa politique d'occupation du terrain en annonçant régulièrement des améliorations de son service pro (capacité de stockage annuelle multipliée par vingt, visionnage illimité, etc.) et de nouveaux programmes d'investissement. Le dernier en date concerne la mise en place d'un fonds d'aide de dix millions de dollars pour les créateurs vidéo utilisant Vimeo on Demand comme distributeur direct. Deux types de films peuvent prétendre à ces aides, destinées en priorité à proposer aux créateurs un support financier direct, ainsi que des services marketing en ligne : les œuvres ayant récolté plus de 10 000 \$ sur une plateforme de «crowdfunding» et celles ayant fait leur avant-première mondiale dans l'un des vingt festivals sélectionnés par Vimeo, dont Toronto, Cannes, Venise, Berlin et Sundance.

S'il est trop tôt pour faire le premier bilan de l'expérience, il est certain qu'elle relance la question de l'aspect incontournable (ou non) de la salle de cinéma dans la diffusion des longs métrages. Après s'être adjudgé la primeur des films qu'elle soutient, tout en permettant

une diffusion postérieure en salles, la plateforme pourrait en effet proposer des sommes plus importantes en échange d'une exclusivité plus longue, voire en se substituant à toute exploitation en salles.

**ON PEUT MÊME IMAGINER
VIMEO FRANCHIR LE PAS
ET FINANCER
DIRECTEMENT SES
PROPRES FILMS DE
CINÉMA, DIFFUSÉS ET
PROMUS UNIQUEMENT
SUR SON SITE DE VIDÉO
À LA DEMANDE.**

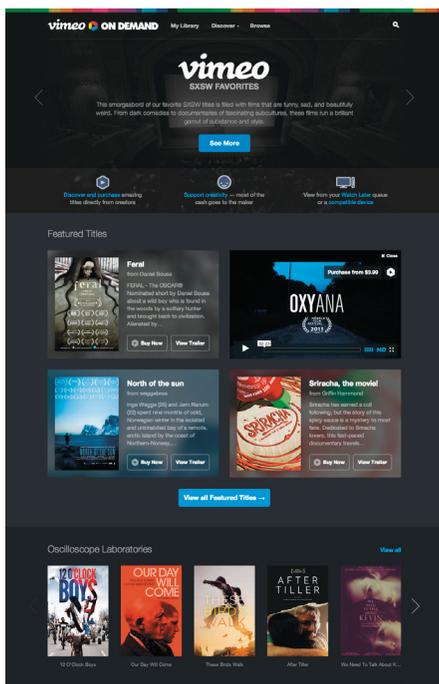
À l'heure où Netflix, autre acteur majeur dans la diffusion de contenus en ligne, commande ses propres séries avec un succès indéniable (comme la série *House of Cards* qui réunit Kevin Spacey et Robin Wright), on peut même imaginer Vimeo (suivi de près par ses concurrents) franchir le pas et financer directement ses propres films de cinéma, diffusés et promus uniquement sur son site de vidéo à la demande.

Obtenir des aides financières et s'appuyer sur un média mondialement reconnu comme Vimeo peut être tentant, surtout lorsque l'on

songe que tout film proposé sur cette plateforme peut être regardé sur n'importe quel support connecté, smartphones et tablettes compris. Face à ce marché potentiel, que pèse la perspective d'accélérer l'homogénéisation de l'offre cinématographique accessible en salles ?

En effet, la multiplication des initiatives de distribution directe présente peut-être le danger de voir les professionnels envoyer sur Internet les œuvres les moins *bankable* et conserver jalousement les grands écrans pour des films systématiquement plus « grand public », sortis sur un nombre toujours plus important de copies, avec le spectre ressuscité d'un cinéma « à deux vitesses ».

Cela dit, la circonspection des auteurs face à ce type de modes de diffusion rappelle leur attachement à la salle de cinéma. S'ils sont en recherche de solutions alternatives ou complémentaires aux modèles existants, peu d'entre eux sont prêts à totalement renoncer à une sortie sur grand écran, même *a minima*. Aussi est-il difficile, à ce stade, de dire si les initiatives comme celles de Vimeo peuvent à court terme révolutionner le paysage cinématographique. Ce qui est sûr, c'est que toutes marginales qu'elles soient, elles ont le mérite d'amener réalisateurs, producteurs, distributeurs, exploitants et spectateurs à se demander ce qu'ils veulent pour l'avenir. ♦

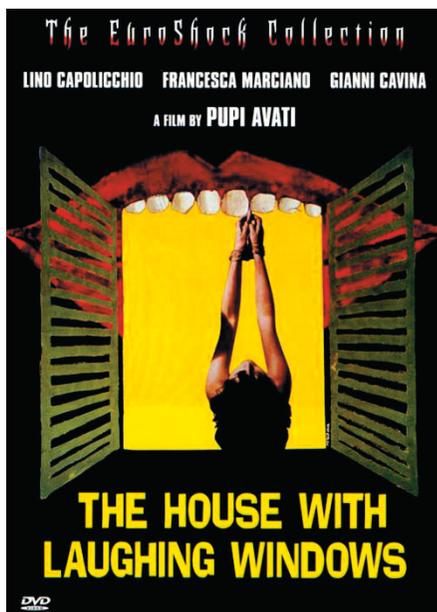


Adam Brody et Kristen Bell dans *Some Girl's*

CINÉMA EN LIGNE : NOS BONNES ADRESSES

Par Marie-Pauline Mollaret

Avec les sites web, c'est comme avec les bons restaurants : on est toujours à l'affût de nouvelles adresses de qualité. En voici quelques-unes, où les amateurs de sites pointus pourront satisfaire leur curiosité.



CINEASTER ET CINÉMA-NORVÉGIEN

Se présentant comme « *le blog du cinéma scandinave* », Cineaster s'intéresse à toutes les cinématographies du nord de l'Europe. On y retrouve en vrac une liste des vingt-cinq meilleurs films suédois, une exploration des films norvégiens pour le jeune public, des courts métrages et, bien sûr, des critiques. On lui pardonne d'autant plus facilement son design minimaliste et son arborescence confuse qu'il s'agit de l'une des rares ressources généralistes en français sur le cinéma scandinave. Son auteur, Aurore Berger Bjursell, a par ailleurs écrit un ouvrage très documenté sur le cinéma norvégien des origines à nos jours et tient également un blog spécialement consacré à ce pays.

<http://www.cineaster.net>

<http://www.cinema-norvegien.com/blog/>

CINE-WOMAN

Un site de cinéma qui fait la part belle aux femmes, qu'elles soient derrière la caméra, sur l'écran ou dans la salle. A-t-on des goûts et des attentes différentes quand on est une femme ? C'est l'hypothèse de la créatrice du site, Véronique Le Bris, qui tente de proposer un traitement de l'actualité cinématographique spécifiquement pensé pour un public féminin.

<http://www.cine-woman.fr>

EAST ASIA

Japon, Corée du Sud, Inde, mais aussi Thaïlande, Sri Lanka et même Brunei, tous les cinémas asiatiques sont sur East Asia, sous forme de news, de critiques, d'interviews et même de podcasts. Le site met aussi les festivals à l'honneur (notamment le FICA de Vesoul et Deauville Asia), ainsi que les sorties DVD. Un regard exhaustif et tranché sur l'actualité du cinéma asiatique en France.

<http://eastasia.fr/>

INTERNET ARCHIVE

Une mine pour le cinéophile anglophone qui

y trouvera des centaines de longs métrages de cinéma tombés dans le domaine public, et donc disponibles gratuitement (et légalement) en streaming. Particulièrement conseillé aux amateurs de films noirs, de comédies et de cinéma bis ou d'horreur.

https://archive.org/details/feature_films

LIGHT CONE

L'association Light Cone œuvre pour la distribution, la connaissance et la sauvegarde du cinéma expérimental, de Germaine Dulac à Christian Boltanski, en passant par Carl Brown ou Barbara Sternberg. Son site présente notamment le catalogue des films, vidéos et œuvres numériques proposées à la diffusion, dont certains peuvent être visionnés en ligne.

<http://lightcone.org/>

OH MY GORE !

L'actualité du cinéma d'horreur sur un site qui affiche les couleurs du genre (fonds noir et jet de sang), sous forme de brèves, de vidéos et de critiques. Mais ce qui séduira le plus l'amateur de cinéma bis, fantastique ou d'horreur, c'est l'importante base de données, qui référence des films aux titres fleuris, comme *L'Attaque des sangsues géantes*, *La Maison aux fenêtres qui rient* ou encore *Saturday Morning Massacre*.

<http://www.ohmygore.com/>

UBUWEB

Un site indépendant qui archive depuis 1996 tout ce qui a trait à l'avant-garde. Ce fonds documentaire au design minimaliste a comme politique de distribuer « *tout ce qui est difficile à trouver, épuisé ou confidentiel* ». Il propose ainsi des textes poétiques, des interviews, des films, des partitions..., faisant se côtoyer Guillaume Apollinaire, Pina Bausch, Jean Cocteau et Bruce LaBruce, que l'on peut rencontrer en flânant dans cette caverne d'Ali-Baba.

<http://www.ubu.com/>

BANDE À PART, LE MAGAZINE CINÉ 2.0

Propos recueillis par Xavier Leherpeur



Ce n'est pas seulement un nouveau mensuel de cinéma. Pensé, conçu et réalisé pour être lu sur les tablettes, *Bande à part* est une réussite éditoriale, à la fois cinéphile, exigeante, collégiale et ludique. Il invite le lecteur, depuis déjà douze numéros, à se balader du bout des doigts entre diverses rubriques qui vont des portraits, interviews et cahier critique aux visites virtuelles d'ateliers de cinéastes.

Anne-Claire Cieutat, cofondatrice avec Fouzi Louahem de *Bande à part*, nous détaille l'ADN de cette revue déjà récompensé par deux prix aux DMA 2013 (Digital Magazine Awards) de Londres, en novembre dernier : celui du Best Launch of the Year, et une mention spéciale meilleur designer de l'année pour l'équipe graphique.

Comment est née cette aventure ?

J'ai rencontré Fouzi qui habitait Strasbourg comme moi et partageait le même désir de créativité associé au journalisme de cinéma. C'est lui qui a eu l'idée d'investir les tablettes. Nous avons pensé *Bande à part* en fonction de la taille du support. Il n'a pas été pensé pour les smartphones ou pour internet mais pour les tablettes qui offrent un format paysage comme au cinéma. Mais en modèle réduit. En un mot *Bande à part* c'est le cinéma en modèle réduit.

Un titre cinéphile mais dont le mot-clé serait bande...

L'idée de la bande est fondamentale dans cette aventure. Je crois beaucoup au collectif. Mais à un collectif qui serait à taille humaine. Comme une troupe de théâtre. La bande n'est pas fermée, elle est ouverte. On tend la main, les gens peuvent aller et venir. Nous sommes une troupe de gens hybrides, composée de journalistes sérieux et rigoureux. Le maître mot est archiqualitatif. Je suis intraitable. Chaque page est faite avec cœur par des gens qui ne sont pas seulement journalistes mais qui ont une âme d'artiste. J'aime l'idée que *Bande à part* soit composé comme une partition, avec des rythmes et des tonalités différentes. Il faut que cela vibre.

Comment fonctionne votre parution ?

La grande différence de *Bande à part* avec un magazine traditionnel c'est l'absence de cloison entre le rédactionnel et le graphisme. C'est un tout. Je suis au point de départ pour l'éditorial, puis je vois avec Fouzi si cela tient la route en termes de faisabilité sur le plan graphique. Et surtout si cela ne va pas tuer l'équipe en deux secondes (rires). Le qualitatif dont je vous parlais précédemment est également lié au nombre de pages dans lequel nous ne pouvons nous noyer.

Rien que ce mois-ci vous évoquez, Alain Resnais, Manu Payet, la série *Black Sails*, le prochain film des Muppets... Blockbuster, cinéma d'auteur, séries télé... Vous revendiquez un vrai pluralisme.

Il n'y a pas de frontières. Nous nous intéressons à tout. Ce qui compte avant tout ce sont les gens. Que nous rencontrons comme ceux qui écrivent. Une seule règle : quand nous n'aimons pas nous n'en parlons pas même si nous n'en pensons pas moins car nous avons du respect pour l'humain. Faire du cinéma est un truc de malade mental, qui coûte du temps, de l'argent et de l'énergie et cela nous le respectons.

Parlons chiffres. à ce jour combien d'exemplaires téléchargés ?

Les chiffres sont plutôt rassurants. Même s'il est parfois difficile de se faire une idée précise de l'utilisation que font les consommateurs de leurs tablettes. Le secteur a du mal à communiquer sur l'usage et la richesse de cet outil. Plus concrètement nous sommes entre 9000 et 11 000 numéros téléchargés. Peut mieux faire ! (rires). Mais le succès se mesure aussi aux soutiens comme franceinter.fr ou la Quinzaine des Réalisateurs dont nous sommes partenaires lors du prochain Festival de Cannes. Le secret de notre continuité repose sur le travail et la patience. ♦



Repères bibliographiques

Parutions 2014/1

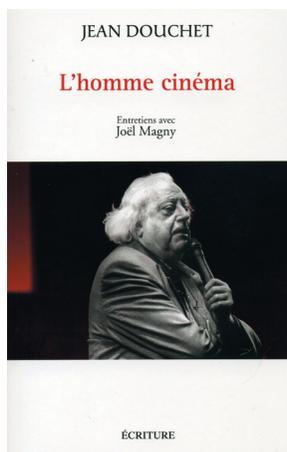
par Claude Gauteur

Nos adhérents ont publié

JEAN DOUCHET L'HOMME CINEMA

ENTRETIENS AVEC JOËL MAGNY

Écriture, 302 p., 21 €



Homme cinéma ! Beau titre, belle définition. Car si Douchet aime le cinéma, c'est totalement, profondément, passionnément, jusqu'à se confondre avec lui. Il accepte aussi, de bonne grâce, la qualité d'« esthète décadent » que lui octroie Joël Magny, confident attentif et complice. Il n'étudie aucune de ses questions, éclairant des épisodes souvent obscurs (les remous de la rédaction des *Cahiers*). Inlassable initiateur, exégète pénétrant, à la fois lyrique et rigoureux, il a formé des générations d'étudiants, de cinéphiles, de spectateurs de ciné-clubs – et ce n'est pas fini... Accumulant ici détails et anecdotes, il ne perd jamais de vue l'essentiel, son approche épicurienne, voire sensuelle, des œuvres de ses grands cinéastes : Hitchcock, Lang, Ford, Mizoguchi, Murnau, Godard... Comment ne pas être impressionné par la richesse de cette vie entièrement vouée à la connaissance intime des films ?

Gérard Lenne

HISTOIRE

Histoire générale

Le Cinéma de Dominique Auzel, Milan. *Un siècle de cinéma*, textes de Paolo Dagostini, Prisma media. *L'Histoire du cinéma illustrée pour les nuls* de Vincent Mirabel, First éditions.

Dictionnaire passionné du cinéma, 6 000 films à voir ou à fuir de Laurent Dandrieu, éditions de l'Homme nouveau. *1 001 films à voir avant de mourir*, sous la direction de Steven Jay Schneider, Omnibus. *Filmothérapie : 100 films qui font du bien* de Philippe Durant, Favre.

Premières séances : 100 films pour les 3-6 ans, Les Fiches du Cinéma. *La Cinémathèque aux valeurs humaines et familiales : de 7 à 77 ans du père François Zannini*, Rassemblement à son image.

Cinémathèques et archives du film d'Eric Le Roy, Armand Colin. *Les Plus Grands Films que vous ne verrez jamais* de Simon Braund, Dunod. *La Fin du cinéma ?* d'André Gaudreault et Philippe Marion, Armand Colin.

Cinémas nationaux

L'Amérique évanouie : de Stephen King à John Carpenter, du Maine à la Californie de Sébastien Clerget, Rouge profond. *Hollywood classique : le temps des mutants* de Pierre Berthomieu, Rouge profond/Capricci. *Il était une fois Hollywood 1935-1945, propagande, patriotisme et cinéma* de Michel Viotte, éditions de La Martinière/France Télévisions. *Hollywood Connection : l'histoire vraie du crime organisé à Hollywood* de Michael Munn, Librairie Vuibert.

Loin d'Hollywood ? : cinématographies nationales et modèle hollywoodien. France, Allemagne, URSS, Chine, 1925-

1935, Collectif, Nouveau monde éditions.

Histoire du cinéma français, des origines à nos jours de René Prédal, Nouveau monde éditions. *Dictionnaire de la Nouvelle Vague* de Noël Simsolo, Flammarion. *Encyclopédie des longs métrages français de fiction : 1929-1979, Volume 8, De Cocagne à Convoi de femmes ; Volume 9, De Copains à Cover Girls* d'Armel De Lorme, avec la collaboration de Stéphane Boudin, Aide-mémoire. *L'Intégrale comique du cinéma français. 250 films de A à Z* de Marc Lemonnier, Hors Collection.

Le Nouveau Cinéma israélien d'Ariel Schweitzer, Yellow Now.

Réponses du cinéma japonais contemporain : 1990-2004 de Stéphane Sarrazin, Lett Motif.

Fictions nationales : cinéma, empire et nation en Ouzbékistan : 1917-1937 de Cloé Drieu, Karthala.

L'Histoire de l'Italie à travers l'œuvre d'Ettore Scola de Charles Beaud, Lett Motif.

Madrid à l'écran de Jean-Paul Aubert, Presses universitaires de France. *Madrid dans le cinéma de Carlos Saura* : Los Golfos, Deprisa, deprisa et Taxi de Marianne Bloch-Robin, Publications de l'Université de Saint-Étienne.

Genres

Le Cinéma et la Guerre de 14-18 de Patrick Brion et François Cochet, Riveneuve.

Le Cinéma queer de Barbara Mennel, Arche éditeur.

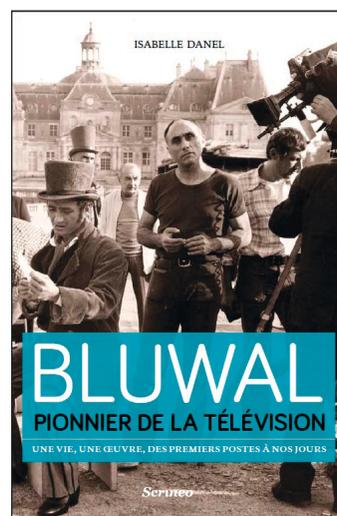
La Comédie screwball hollywoodienne 1934-1945. Sexe, amour et idéaux démocratiques de Grégoire Halbout, Artois Presses Université.

100 ans de cinéma fantastique et de science-fiction de Jean-Pierre Andrevon, Rouge profond.

BLUWAL PIONNIER DE LA TÉLÉVISION

PAR ISABELLE DANIEL

Scrineo, 400 p., 22 €.



Aussi incroyable que cela puisse être, ce livre n'est que la seconde monographie jamais consacrée à un réalisateur de la télévision française (après *Un homme Averty* de Jacques Siclier, 1976 !). Comblant ce vide, certains réalisateurs avaient eux-mêmes publié leurs souvenirs : Marcel Bluwal (*Un aller*, 1974), René Lucot (*Magic City*, 1983). Le premier chapitre présente et situe l'adaptation novatrice du *Dom Juan* de Molière avec Michel Piccoli (1965) et le feuilleton « picaresque » *Les Aventures de Vidocq* (1967). On revient ensuite sur la vie du réalisateur, petit Parigot libre et insouciant à la communale, plus tard contraint de se cacher avec les siens, sous l'Occupation. Isabelle Daniel a bien cerné ces « images qui hantent ». Elle retrace ensuite, parallèlement aux réalisations de Bluwal, l'histoire de la télévision française dont il fut, avec Tarta, Barma, Lorenzi, Loursais et quelques autres, un grand pionnier. Sont également évoqués ses trois films de cinéma (et son retour très rapide à la télévision), ses mises en scène de théâtre et d'opéra. Le dernier chapitre, agrémenté de témoignages, poursuit l'analyse de l'œuvre de Bluwal avec, en guise de conclusion, un entretien-bilan. S'y ajoute une très précieuse et importante annexe filmographique (73 pages) donnant pour une centaine d'œuvres un résumé, un générique technique et artistique détaillé. D'une écriture vivante, ce livre passionnant est un ouvrage pionnier dans un champ injustement laissé en jachère. Un vrai livre de « téléphile ».

Christian Bosséno

Nos années science-fiction d'Alexandre Raveleau, Hors collection.

De chair et de sang. Les plus grandes figures du cinéma d'horreur de Arnaud Bordas, Huginn & Munnin.

Le Miroir obscur. Une histoire du cinéma des vampires de Stéphane de Mesnildot, Rouge profond.

Les Classiques du cinéma bis de Laurent Aknin (avec la collaboration de Lucas Balbo), Nouveau monde éditions.

Teen ! : cinéma de l'adolescence de Olivier Davenas, Les Moutons électriques.

Zombies ! une histoire illustrée des revenants de Jovenka Vuckovic, Hoëbeke.

Divers

Essais sur la signification au cinéma de Christian Metz, Klincksieck.

La Philosophie sur grand écran : manuel de cinéphilosophie d'Olivier Dekens, Ellipses.

Le Cinéma, un art plastique de Dominique Païni, Yellow Now. *Le Cinéma sur les cimaises* de Raymond Delambre, Le Cerf/Corlet. *Filmer l'artiste au travail*, sous la direction de Gilles Mouëllic et Laurent Le Forestier, Presses universitaires de Rennes. *Cinéma museum : le musée d'après le cinéma*, sous la direction de Barbara Le Maître et Jennifer Verraes, Presses universitaires de Vincennes.

Et le sexe entra dans la modernité : photographie obscène et cinéma pornographique primitif aux origines de l'industrie de Frédéric Tachon, Klincksieck.

Figures de l'errance et de l'exil : cinéma, art et anthropologie d'Olivier Shafer, Rouge profond.

L'Autre et ses représentations au cinéma : idéologies et discours de François Richer-Rossi, L'Harmattan. *Le Personnage : de la*

grande histoire à la fiction de Marie-France Briselance et Jean-Claude Morin, Nouveau monde éditions.

Du cinéma à la psychanalyse, le féminin interrogé, sous la direction de Vannina Micheli-Rechtman et Jean-Jacques Moscovitz, Erès. *Un psy au cinéma* de Serge Tisseron, Pour la science.

L'Écrit au cinéma de Michel Chion, Armand Colin.

Filmer Marseille, sous la direction de Marcelline Block, Presses universitaires de Provence. *Les Fêtes du peuple jurassien : films amateurs et séparatistes (1949-1982)* de Stéphanie Chouleur, Antipodes (Lausanne).

Dessima de Gianpaolo Pagni, Esperluette (Noville-sur-Méhaigne, Belgique).

Dialogues autour d'une lanterne : une brève histoire de la projection animée de Jacques Perriault, L'Harmattan. *Le Fonds cinématographique* de Robert Bonamy, L'Harmattan.

Blockbuster : philosophie et cinéma, sous la direction de Laura Odello, Les Prairies ordinaires.

L'Autre Néoréalisme : une correspondance de Marco Bertozzi et Thierry Roche, Yellow Now.

La Couleur au cinéma de Jessie Martin, Armand Colin. *La Sagesse du chef-opérateur* de Philippe Rousselot, Jean-Claude Béhar.

Théorie du montage : énergie, forces et fluides de Teresa Faucon, Armand Colin. *Les Plus Belles Musiques de films* de Michaël Swift, Milan. *Rien n'est grave dans les aiguës* de Michel Legrand (avec la collaboration de Stéphane Lerouge), Le Cherche-Midi.

130 exercices pour réussir son premier film d'Elliot Grove, Eyrolles.

Les Salles de cinéma, enjeux, défis et perspectives, sous la direction de Laurent ▶

Nos adhérents ont publié

LES GRANDES AFFAIRES JUDICIAIRES DU CINÉMA

PAR JACQUES ZIMMER

Nouveau Monde, 224 p., 19,90 €



Nous savions tous que l'ami Jacques Zimmer était un fin connaisseur des grandes affaires criminelles ayant marqué la seconde partie du XX^e siècle. Deux des meilleurs titres de la collection « Crimes et Enquêtes » publiée naguère par J'ai lu étant de sa plume, son goût pour la chronique judiciaire ne nous étonne aucunement. Nous découvrons cependant aujourd'hui que sa connaissance du monde judiciaire est panoptique et phénoménale. Le livre publié chez Nouveau Monde éditions dresse non seulement un panorama détaillé du droit d'auteur et de ses combats à travers le siècle mais on y découvre aussi que si tout peut être procès à l'écran, il en va de même dans la vie des artistes, des cinéastes et même des œuvres filmées. En peu de pages vous saurez précisément comment les plagiaires sont poursuivis, que la vie privée est protégée (avec plus ou moins de bonheur), que les censeurs sont intervenus dès 1899 pour des motifs qui paraîtront toujours anodins une ou deux décennies plus tard. Pour rappel, l'Église italienne voulait interdire *La dolce vita* de Federico Fellini lors de sa sortie publique ! L'une des forces de ce livre est d'aller bien au-delà de la chronique judiciaire, car l'on traite tout aussi bien de l'affaire Natan que des fréquentations douteuses de certains acteurs connus, on nous dit que penser des légendaires *snuff-movies* mais aussi des confessions de la porno-star Traci Lords. En un mot, ce serait un crime d'ignorer cet ouvrage dans lequel il faut se plonger toute affaire cessante.

Jean-Paul Combe

Creton et Kira Kitsopanidou, Armand Colin.

Belvision : le Hollywood européen du dessin animé de Daniel Couvreur, Le Lombard. *Pixar, 25 ans d'animation : exposition*, Paris, Musée d'art ludique, Huginn & Muninn. *Les Coulisses des studios Pixar* de Tim Hauser, Prisma média.

REVUES

Cinélittérature, *Critique* n° 795-796.

Le Cinéma russe, de la Perestroïka à nos jours, *CinémAction* n° 148.

Littérature et cinéma en miroir, Figures de l'art n° 24.

Le Méchant à l'écran : les paradoxes de l'indispensable figure du mal, *Cycnos*, 29-2.

Sociologie de l'image, sociologie par l'image, *CinémAction* n° 149.

Objectif cinéma d'Antoine de Baecque et Pierre Guislain, Gallimard Jeunesse Giboulées, Gallimard.

CINÉASTES

Écrits

Chantal Akerman : *Ma mère rit*, Mercure de France. François Barrat : *Discours tombés des rushes, fragments critiques 1970-2000*, éditions Manucius. Philippe Labro : *On a tiré sur le Président*, Gallimard. Sébastien Lifshitz : *Les Invisibles*, Hoëbeke. Claude Miller : *Le Cinématographe*, Actes Sud.

Mémoires

Frédéric Mitterrand : *La Récréation*, Robert Laffont. Serge Moati : *Le Vieil Orphelin*, Flammarion. Joann Sfar : *Journal de merde*, Gallimard. Frédéric Sojcher : *Le Fantôme de Truffaut, une initiation au cinéma*, Impressions nouvelles (Bruxelles). Marina de Van : *Stéroroscopie*, éditions Allia. Guillermo del Toro : *Le Cabinet de curiosités*, Huginn & Muninn.

Études

Jacques Boosky de Roland Cosandey et

Thomas Perret, Thiele (Yverdon, Suisse). *Charles Chaplin* [Charlot, histoire d'un mythe], textes choisis et présentés par Daniel Banda et José Moure, Champs Arts, Flammarion. *Michael Cimino* de Jean-Baptiste Thoret, Flammarion. *Joël et Ethan Coen* de Marc Cerisuelo et Claire Debru, Capricci. *Isabel Coixet* d'Isabelle Prat-Steffen, L'Harmattan. *George Cukor* collectif, Capricci. *Brian De Palma* de Jean-Michel Durafour, L'Harmattan. *Federico Fellini* [« Et Fellini fonda Rome »] de Julien Neutres, Le Cherche-Midi. *Veit Harlan* [« Veit : d'un fils à son père, dans l'ombre du Juif Süß »] de Thomas Harlan, Capricci. *Alfred Hitchcock* de Hélène Deschamps, éditions À dos d'âne ; de Françoise Barbé-Petit, éditions de l'Amandier/Archimbaud. *Hou Hsiao-hsien*, sous la direction d'Antony Fiant et David Vasse, Presses universitaires de Rennes. *Lev Koulechov* de Dominique Château, éditions de l'Amandier-Archimbaud. *Terrence Malick* [« One Big Soul »] de Paul Maher Jr, Orange verte. *Hayao Miyazaki* de Raphaël Colson et Gaël Regner, Les Moutons électriques. *Sidney Olcott* de Michel Derrien, Travaux d'investigation et de recherches. *Yasujiro Ozu*, sous la direction de Diane Arnaud et Mathias Lavin, G3J. *Pier Paolo Pasolini* [« Pasolini/Roma »], La Cinémathèque française, Skira, Flammarion ; « Quelque chose d'écrit » [Pasolini/Betti] d'Emanuele Trevi, Actes Sud. *Roman Polanski* de James B. Greenberg, éditions de La Martinière ; *La Fille. Ma vie dans l'ombre de Roman Polanski* de Samantha Geimer, Plon. *Hans Richter* de Timothy O. Benson et Philippe-Alain Michaud, Centre Pompidou Metz et Prestel. *Luchino Visconti* de Dominique Delouche, Hermann.

Conversations avec Nicolas Winding Refn de Bruno Icher, Sonatine.

René Allio, sous la direction de Sylvie Lindeperg, Myriam Tsikounas et Marguerite Vappereau, Presses universitaires de Rennes. *Michel Audiard* [« La France de Michel Audiard : le demi-siècle des Tontons flingueurs »] d'Alain Paucard, Xenia (Sion, Suisse) ; d'Étienne Dubois, City ; de Philippe Durant [« Audiard en toutes lettres »]. *Chris Marker* d'Arnaud Lambert, Le Point du jour. *Alain Resnais* de Jean-Luc Douin, éditions de La Martinière ; de Eric Costaix, L'Harmattan. *Emile Reynaud* de Maurice Noverre, édition établie et présentée par Sébastien Roffat, L'Harmattan.

Joël et Ethan Coen, *Positif* hors série.

Patrice Chéreau, *Double jeu* n° 9. *Chris Marker*, *Vertigo* n° 46.

Le Travail du cinéma 2, *Rencontres avec*

André S. Labarthe, Alain Cavalier, Claire Denis et Albert Serra de Dominique Villain,

JEAN COCTEAU

Jean Cocteau : *Le Passé défini 1962-1963*, tome VIII, Gallimard. *Démarche d'un poète*, Grasset. *Secrets de beauté*, Gallimard.

Jean Cocteau : *La Belle et la Bête* (manuscrit du film), éditions des Saints-Pères.

Les Coulisses du tournage de La Belle et la Bête de Jean Cocteau de Dominique Marny, Hors Collection.

Jean Cocteau ou le roman d'un funambule de Dominique Marny, éditions du Rocher. *Jean Cocteau* de Jean Touzot, Bartillat.

Jean Cocteau le magnifique de Pascal Fulachet et Dominique Marny, Gallimard/Musée des Lettres et Manuscrits.

Jean Cocteau, le poète aux cent visages, *Télérama* hors série.

FILMS

La Belle au Bois Dormant de Walt Disney par Pierre Lambert, éditions de l'école Georges-Méliès.

L'Étrange Affaire Angelica de Manoel de Oliveira par Guillaume Bourgeois, De l'incidence éditeur.

Il était un père de Yasujiro Ozu par Jacques Laurens, Hermann.

Matrix d'Andy et Larry Wachowski par Joshua Clover, G3J.

Psychose d'Alfred Hitchcock par Luc Vancheri, Vrin.

Sébastiana de Derek Jarman par Didier

SCÉNARIOS

À *L'Avant-Scène Cinéma* : *Jeune et jolie* de François Ozon (n° 605, septembre). *Lettre de Sibérie*, *La Jetée*, *L'Ambassade* de Chris Marker (n° 606, octobre). *Padre padrone* de Paolo et Vittorio Taviani (n° 604, août). *La Porte du Paradis* de Michael Cimino (n° 607-608, novembre-décembre).

Les Garçons et Guillaume, à table !

de Guillaume Gallienne, *Les Solitaires intempestifs*. *L'Homme qui marche* d'Aurelia Georges et Élodie Monlibert, L'Harmattan. *The Girl from Monday* de Hal Hartley, Lett Motif. *Le Mépris* de Jean-Luc Godard, éditions des Saints-Pères.

Sur les traces de Mario Ruspoli en Lozère : retour sur Les Inconnus de la terre de Martin de La Soudière, Yellow Now.

Un vivant qui passe : Auschwitz 1943 - Theresienstadt 1944 de Claude Lanzmann et Maurice Rossel, Gallimard.

The Way : la route ensemble de Martin Sheen et Emilio Estevez, Bayard.

Afrique 50, des massacres de la colonisation. De sable et de sang aux naufragés des temps modernes de René Vautier et Michel Le Thomas, Les Mutins de Pangée.

Cracovie de Stéphane Thidet, Presses universitaires de Bordeaux.

L'Image manquante de Rithy Panh, avec la collaboration de Christophe Bataille, Grasset.

Aniki-Bibo. L'Enfant dans la ville de Manoel de Oliveira, éditions Chandeigne. *Champagne 17 : adieu la vie, adieu l'amour : script d'un film en devenir* de Claude Bernard-Aubert, éditions Pascal. *Le Jour où j'étais perdu : la vie de Malcom X* : un scénario de James Baldwin, Syllepse. *Le Voyage de G. Mastorna* de Federico Fellini, Sonatine.

Alien : le livre poster, Hugins & Muninn. *The Godfather, family album* de Paul Duncan, photographies de Steve Shapiro, Taschen.

Amazonia : le livre du film [de Thierry Ragobert] de Johanne Bernard, La Martinière Jeunesse. *Amazonia, la vie au cœur de la forêt amazonienne* de Johanne Bernard et Araquem Alcantara, La Martinière Jeunesse. *Amazonia* de Araquem Alcantara et Thierry Piantanida, La Martinière.

L'Art de mon voisin Totoro de Hayao Miyazaki, Glénat.

Belle et Sébastien de Nicolas Vannier et Eric Travers, Chêne.

Elysium, l'univers d'un film [de Niel Blomkamp], Akileos.

Le Hobbit [de Peter Jackson] : *La Désolation de Smang : chroniques 3*, Art & Design de David Falconer. *Le Hobbit : le guide officiel du film* de Brian Sibley. *Le Hobbit : le livre du film* de Jude Fisher. Tous trois aux éditions ▶

Nos adhérents ont publié

LA VÉRITABLE MARIE-FRANCE PISIER

PAR SOPHIE GRASSIN ET MARIE-ÉLISABETH ROUCHY

Pygmalion, 292 p., 21 €



La vie de Marie-France Pisier est un roman, de son enfance en Nouvelle-Calédonie (transposée dans *Le Bal du gouverneur*, le livre puis le film) jusqu'à sa mort demeurée une énigme. Dans la famille Pisier qui se vit comme un clan, l'ombre des parents n'est jamais loin : Marie-France, sa sœur Évelyne et son frère Gilles les ont vus divorcer, s'épouser de nouveau, puis commettre un double suicide à quelques années d'intervalle. En s'appuyant sur les témoignages inédits de la famille et des proches, Sophie Grassin et Marie-Élisabeth Rouchy ont rassemblé les pièces d'un puzzle qui passe par le Cuba de Fidel Castro, les barricades de Mai 68 aux côtés de Cohn-Bendit et les grands combats féministes, inspirés par la mère Paula. Les films, les livres et les pièces de théâtre font écho à ce drôle d'itinéraire. Les auteurs ont trouvé les mots pour dépeindre le jeu et la voix si particulière de Marie-France Pisier. Elles insistent sur son attachement aux personnes qui a pu la conduire à accompagner des parcours aussi variés que ceux de François Truffaut, Robert Hossein et André Téchiné. Surtout, elles cherchent à comprendre comment une comédienne qui passait avec aisance d'Henri Verneuil à Robbe-Grillet a finalement si peu joué. Index et annexes facilitent la consultation de ce bel ensemble qui nous rend Marie-France Pisier terriblement proche.

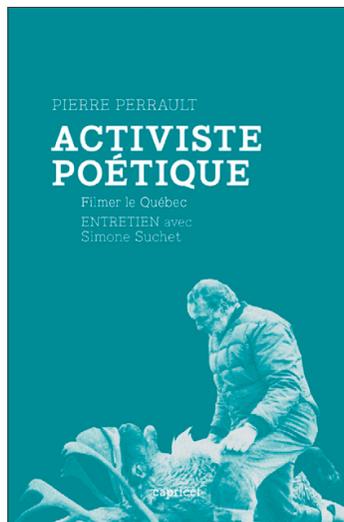
Philippe Rouyer

Nos adhérents ont publié

PIERRE PERRAULT ACTIVISTE POÉTIQUE. FILMER LE QUÉBEC,

ENTRETIENS AVEC
SIMONE SUCHET

Capricci, 195p., 18 €



Voici un ouvrage qui va droit au cœur. Alors que la mondialisation bat son plein, chaque citoyen instruit doit être sensible à la valeur de cultures nationales, limitrophes et menacées, ainsi qu'aux exigences d'une pleine réappropriation. À l'ère du bouleversement des catégories documentaire/film d'imagination, la connaissance s'impose aussi de l'œuvre d'un praticien du « cinéma direct » qui dit avoir toujours essayé « de faire naître l'homme québécois en dehors de la fiction ». Commencé dans les années quatre-vingts, ce livre représente le travail de deux vies, celle du cinéaste québécois militant Pierre Perrault, mort en 1999, et celle de la Française, Simone Suchet, amoureuse du pays, qui réalise sur des décennies les entretiens formant le noyau du livre. Souvent réécrits par Perrault, écrivain, rédacteur de récits de tournage et poète prolifique, ses propres commentaires lumineux sur son apprentissage et ses films, à partir de *Pour la suite du monde, 1963*, sont présentés dans l'ordre chronologique, tandis que sa vision d'une société plus juste et les raisons de son engagement politique et artistique se regroupent selon leur thématique, accompagnées de notes. Ici, la clarté sert la passion. Et du volume se lève un parfum nostalgique de notre vécu canadien, quand l'impact des Nègres blancs de l'Amérique atteignait Toronto et que nous prenions conscience de la notion de l'Acadie.

Eithne O'Neill

de La Martinière.

Pacific Rim [de Guillermo del Toro] : *des hommes, des machines et des monstres* de David S. Cohen, Huginn & Munnin.

Star Trek : l'histoire non officielle de toute la saga intergalactique de Robert Greenberger, Hors Collection. *Star Trek : l'encyclopédie illustrée*, Huginn & Munnin.

Terminator : anatomie d'un mythe de Ian Nathan, Huginn & Munnin.

Le Dicoflingueur des Tontons et des Barbouzes de Stéphane Germain, illustrations de Gega, Hugo Image. *L'Univers des Tontons flingueurs* de Philippe Lombard, First éditions.

James Bond : depuis 1953 les grands événements historiques qui ont inspiré l'œuvre de Fleming, Paris Match/Historia éditions.

Flots d'encre et flots de miel de Pierre Bost, La Thébaidé. *Pour en finir avec la question juive* de Jean-Claude Grumberg, Actes Sud.

James Ivory et Edward Morgan Forster (1879-1970) : l'amitié, deux cultures, trois continents de Alain Mareews, L'Harmattan.

Écrire un scénario pour le cinéma de Franck Haro, Eyrolles.

Le Guide du scénariste : la force d'inspiration de la mythologie pour concevoir des histoires universelles qui toucheront tous les publics de Christopher Voegler, Dixit.

Répliques de films ... à l'usage du quotidien de Philippe Lombard, éditions Express Roularta.

ACTEURS

Autobiographie

Mireille Darc (et Richard Melloul) : *Une femme libre*, Flammarion. Marion Game : *C'est comment votre nom déjà*, Archipel. Adeline Lange : *L'ange se dévoile : extrêmes confidences d'une star du X*, Adeline Lange publishing.

Mehdi El Glaoui : *La Belle Histoire de Sébastien*, Michel Lafon. Jean Rochefort :

Le Genre de choses, Stock. Élie Semoun : *Je grandirai plus tard*, Flammarion.

Écrits

Juliette Gréco : *De Saint-Germain-des-Prés à Saint-Tropez*, photographies de Georges Dudognon, Flammarion. Rebecca Hampton : *Lettres de là-bas : correspondance avec Paul Melchior*, Pascal Maurice.

François Morel : *Je veux être futile à la France*, Denoël.

Voir également :

Tu ne diras jamais rien de Pola Kinski, Michel Lafon. *Moi Fatty* de Jerry Stahl, Rivages Noir.

Études

Isabelle Adjani d'Arnaud Duprat, Le Bord de l'eau. *Brigitte Bardot* de Jacques Heripret, Eyrolles ; Paris-Match/Glénat [« Brigitte Bardot : la petite fiancée de Paris-Match »]. *Sylvia Bataille* d'Angie Davis, Leo Scheer. *Bernadette Lafont* de Bernard Bastide, éditions Atelier Baie. *Simone Signoret* de Susan Hayward, L'Harmattan. *Simone Simon* de Pierre Barillet, La Tour verte.

Jean Marais de Sandro Cassatti, City. *Maurice Ronet* de Jean-Pierre Montal, Pierre-Guillaume de Roux ; de José-Alain Pralon, éditions des Équateurs. *Tino Rossi* d'Emmanuel Bonini, éditions Didier Carpentier. *Michel Serrault* de Nathalie Serrault, éditions Kero ; de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier.

Ingrid Bergman, sous la direction d'Isabella Rossellini et Lothar Schirmer, Actes Sud/Institut Lumière. *Audrey Hepburn* de David Willis, éditions White Star. *Grace Kelly* d'Elisabeth Gonzlan, Grasset. *Marilyn Monroe* de Claude Delay, Fayard. *Barbara Steele* d'Éric Escoffier.

Errol Flynn de Georges de Lallo, Riveneuve éditions. *Laurel et Hardy* de Jean Tulard, SPM. *Bruce Lee*, Hors Collection. *Robert Pattinson* de Nan Goldin, Rizzoli International Publications.

Ces acteurs qui ont fait Marcel Pagnol de Jean-Louis Chiabrande, Au Verso.

Pierre Richard, Schnock n° 8.

UN FLORILÈGE DE JOSEPH LOSEY

PAR DENITZA BANTCHEVA

Editions du Revif, Collection Cinéma, 314 p., 20€

CRITIQUES

Hélène Frappat : *Lady Hunt*, Actes Sud.

Raymond Bellour : *L'Enfant*, P.O.L.
François Forestier : *JFK. Le dernier jour*, Albin Michel.

Adrien Gombeaud : *Dans les pas du Petit Timonier*, éditions du Seuil.

Dominique Noguez : *Une année qui commence bien*, Flammarion.

Dictionnaire chic du cinéma d'Éric Neuheff, Écriture.

Claude Gauteur : *Clouzot critiqué*, Séguier.
Heike Hurst, *Jeune Cinéma* n° 355.

ROMANS

William Riley Burnett : *Terreur apache*, Actes Sud.

Jean-Philippe Toussaint : *Nue*, éditions de Minuit.

René Bonnell : *Hitchcock roman*, Hermann.

Aurélien Godard : *Dans la vie d'un homme*, Anne Carrière.
Jérôme Prieur : *Une femme dangereuse*, Oslo.

Marie Darrieussecq : *Il faut beaucoup aimer les hommes*, P.O.L.

Herman Rivera Letellier : *Le Raconteur de films*, Métailié.

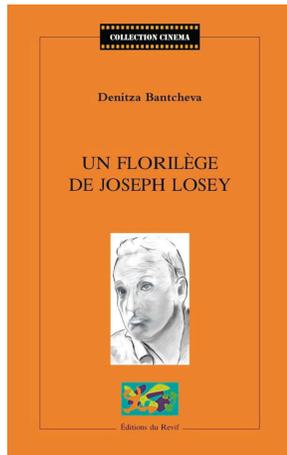
Bruce Holbert : *Animaux solitaires*, Gallmeister/ « Noire ».

Céline Minard : *Faillir être flingué*, Rivages.

BANDE DESSINÉES

Le bleu est une couleur chaude de Julie Maroh, Glénat. *Le Dahlia noir* de Miles Hyman, Matz/David Fincher, James Ellroy, Rivages/Casterman/Noir. *Fenêtres sur rue* de Pascal Rabaté, Soleil/ « Noctambule ».

Dessins d'occasions de Jean-Claude Carrière, Les Cahiers dessinés. ♦



On commémore cette année le 30^e anniversaire de la mort de Joseph Losey : l'occasion pour Denitza Bantcheva de nous livrer un *Florilège*, revendiqué subjectif de la période européenne de ce grand cinéaste novateur, réputé pour ses effets de distanciation et son originalité formelle. Sans lui, écrit l'auteur, « *le paysage d'ensemble du cinéma européen des années 1960-1980 ne serait pas le même* ». Et elle le prouve, d'une écriture élégante et précise, en analysant onze longs métrages signés par Losey entre 1958 et 1979. De *The Servant* à *Cérémonie secrète*, du *Messenger* à *M. Klein*, on (re)découvre le dynamisme de la mise en scène de Losey, son sens du détail dans la composition du plan, la complexité du regard que chaque film porte sur les personnages et sur l'action, ou encore son audace dans l'utilisation de motifs baroques et dans la déconstruction de la narration. Le livre, complété par différents repères chronologiques et bibliographiques, propose également une série d'entretiens (avec

Alain Delon, le chef-opérateur Pierre-William Glenn ou encore Michel Ciment) qui apportent un éclairage sur la personnalité du metteur en scène et sa méthode de travail si particulière. Comme le suggère Denitza Bantcheva en préambule de l'ouvrage, la lecture de ce *Florilège* incite à se repencher immédiatement sur le cinéma de Losey, mais pourrait aussi faire naître de nouvelles vocations parmi les lecteurs en quête d'une œuvre complexe à revisiter.

Marie-Pauline Mollaret

DIRE ADIEU

PAR SOPHIE AVON

Mercure de France, 140 p., 14 €



« Elle aimait ce qui la tenait droite parce qu'elle avait tendance à pencher. » C'est le portrait d'une mère mélancolique, déracinée, en manque d'amour. L'auteur, la chair de sa chair, raconte ce qu'elle fut en un récit à la fois sec et amoureux, ambivalent souvent, désobligeant parfois, distribué en quinze courts chapitres dont l'avant-dernier porte le titre du livre : « Dire Adieu ». Sur leurs liens particuliers, tissés de passion fusionnelle et exigeante, puis d'agacement, de retrouvailles et d'éloignement, Sophie Avon ne s'étend pas, elle va droit au but. De tous les événements dont elle a émaillé ses précédents romans, elle ne conserve ici que l'écume. Des bribes qui disent tout. Si on pouvait presser comme un fruit ce livre serré pour en exprimer l'essence, on obtiendrait un concentré de mère, avec mille qualités et tout autant de défauts. Une mère universelle, qui n'est ni tout à fait la nôtre, ni tout à fait une autre. Avec ses chagrins, ses incapacités, ses affirmations et ses déceptions... Et puis vient ce moment clef

où, à l'hôpital, la maladie déclarée, la mère annonce son refus de se soigner et la fille, hébétée, accole ces trois vocables auxquels elle ne parvient pas à croire : « Ma mère. Cancer. Mourir » Du trop plein à l'absence assourdissante, notre consœur de *Sud-Ouest* et du *Masque et la plume* se met à nu dans ce dixième opus, cinglant et beau. Et griffe le cœur de ses phrases limpides : « Il arrive un moment où la vibration de ceux qu'on aime n'est plus là. »

Isabelle Danel



France Roche dans *FRENCH CANCAN* de Jean Renoir (1954)

FRANCE ROCHE

LA « PAPOTEUSE » (1921-2013)

En soixante-dix ans de carrière, France Roche aura signé des centaines de « papiers » de presse écrite ou télévisée, avec cet art bien à elle de rendre légers les sujets graves et de donner du poids à la frivolité. Née à Saint-Tropez en 1921, cette France-là était d'une roche taillée dans l'élégance. Grande, blonde, calamistrée, elle pratiquait un humour suave qui jubilait à défaire les légendes. Toujours bien élevée, elle pouvait se montrer glaçante contre un taxi en retard ou pantelante pour un bouquet de roses. Elle ne prenait au sérieux que le travail bien fait, sans être jamais dupe des apparences. Elle ne se cachait pas d'avoir commencé au début des années 40 au collaborationniste *Ciné Mondial*, puis à *Cinémonde*, où elle fut vite rédac-chef. Ensuite à *Marie-France*, dès 1944, puis au *France-Soir* de Lazareff, où elle resta longtemps la « Madame Cinéma » du quotidien à un million d'exemplaires. Aussi, l'ORTF ne pouvait manquer son port de tête, sa diction parfaite et son génie de « papoteuse », comme elle se nommait elle-même pour ses excellentes interviews. *Cinq colonnes à la une* de Desgraupes, Dumayet et Lazareff, puis *Cinépanorama*, la virent enchaîner les festivals de Cannes et ses premiers portraits de stars, parfois en compagnie de son mari d'alors, François Chalais. Pourtant c'est une autre femme,

Jacqueline Baudrier, qui lui donna son plus beau poste à Antenne 2. En dix-sept ans, de 1969 à 1986, France Roche devint chef du service culture et littéralement « reine de Paris ». Elle utilisait sa compétence et son copieux carnet d'adresses, acquis l'une et l'autre dans une porosité inimaginable aujourd'hui entre les mondes du cinéma et du journalisme. Car France Roche avait tâté des métiers d'actrice, puis de scénariste pendant toutes les années 50 et 60. On l'avait vue dans *Adorables créatures* de Christian-Jaque, dans *French-Cancan* de Renoir ou dans plusieurs films de son ami Pierre Kast. De même, elle avait écrit près d'une douzaine de scénarios, souvent dialogués par Audiard (pour Verneuil, Boisrond ou Molinaro). Inaltérable Roche, elle aura eu le privilège de jouer son propre rôle de grande prêtresse culturelle dans *Nuit d'ivresse* de Bernard Nauer, en 1986. Au cours des années 90, lorsque d'aucuns la voyaient déjà en retraite, Michel Thoulouze et Pierre Lescure avaient eu l'excellente idée d'employer son acuité et sa mémoire dans *T'as pas une idée ?* sur Canal Jimmy, puis sur CinéCinéma, où elle chroniquait le court métrage. Encore pleine de projets, toujours pomponnée et l'esprit vif, elle s'est éteinte en décembre dernier, à 92 ans.

Jean-Jacques Bernard

MARC BERNARD

MAC-MAHONIEN ET JAZZOPHILE (1934-2013)



Une éternelle cigarette au bec, Marc nous recevait au 33, Champs-Élysées, dans ce bureau de la 20th Century Fox que Chabrol et Godard avaient occupé avant lui. Cinéphile intransigeant, de la race des mac-mahoniens, il avait ce regard distant et vaguement ironique, cet humour pince-sans-rire de celui qui n'est pas dupe - pas davantage des films qu'il nous présentait que des autres. Il était attaché de presse par défaut : je ne connais aucun de ses collègues qui fût aussi laconique que lui au téléphone. Hyperprofessionnel au demeurant : présent aux interviews, qui à l'époque duraient tranquillement une heure, il était l'interprète inlassable pour tous ceux qui, comme moi, n'étaient que médiocrement

bilingues. Sans lui, les plaisanteries d'Ernest Borgnine ou Robert Mulligan m'eussent été bien hermétiques. Mais nous ne parlions pas que de cinéma. Cet ardent jazzophile aurait aimé s'intéresser à la musique que je défendais, mais un seul album de rock trouvait grâce à ses yeux : le disque « à la banane » du Velvet Underground. Je l'ai toujours félicité de ce bel effort.

Gérard Lenne

JEAN-PAUL GROUSSET

UN CALEMBOUR, SINON RIEN (1930-2014)

Il était discret, pour ne pas dire sauvage. On l'apercevait en projection, il se faufilait jusqu'au premier rang et s'installait immuablement à l'extrême droite (c'est-à-dire à l'extrême gauche, vu de l'écran). Il



a longtemps tenu la rubrique cinéma du *Canard enchaîné*. Se conformant à la maquette de son journal, il était devenu un champion de la concision, transformant en art cette contrainte qui pèse tellement, et de plus en plus, aux critiques d'aujourd'hui. Il avait le goût éclectique, mais son jugement critique n'était pas l'essentiel. Ce qu'on attendait de lui, c'était la chute inexorable de ses papiers : un calembour toujours, énorme de préférence.

G.L.

JACQUES SICLIER

LE RÂLEUR PASSIONNÉ
(1927-2013)

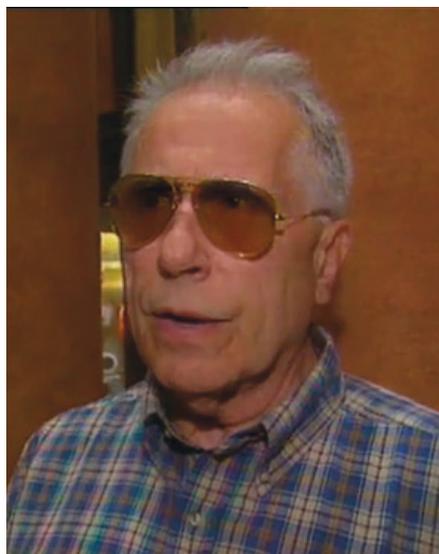
Pour rendre hommage à l'un de ses plus illustres pensionnaires du *Masque et la Plume*, qui venait de disparaître, Jérôme Garcin, capitaine de l'inaltérable tribune de critiques de France Inter, choisit, à bon escient, de diffuser un extrait d'une des joutes légendaires qui opposait Jacques Siclier à un de ses camarades de podium. En l'occurrence, il s'agissait d'un dialogue musclé avec Michel Ciment à propos de *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud, enregistré le 26 janvier 1992. C'était irrésistible de mauvaise foi militante, de partialité pertinente. Ce soir-là, le public du Studio 104 de la Maison de la Radio fit une ovation, la dernière, à Jacques. Je l'appelle Jacques, car cet homme, journaliste, scénariste, historien, romancier, et surtout critique de cinéma de haute lignée à la mémoire et à la culture encyclopédiques, était aussi mon ami, depuis qu'il m'avait accueillie au *Monde* avec une bienveillance jamais démentie. Jacques était un râleur surdoué et avait le labeur pudique. Il travaillait en râlant, mais travaillait tout le temps ! Critique, bien entendu, d'abord remarqué par François Truffaut pour un texte envoyé aux *Cahiers du Cinéma*, puis collaborateur-star de *Télérama* et du *Monde*. Mais Jacques l'éclectique fut aussi le scénariste de deux feuilletons à succès de l'ORTF, *Janique aimée*, en 1963, et *Les Habits noirs*, d'après Paul Féval, en 1967. Il a également beaucoup publié, depuis *Le Mythe de la femme*

dans le cinéma américain (1955) jusqu'à son émouvant roman autobiographique, *Les Nuits de juillet* (1991). Il a écrit un *Bergman*, un *Guity*, un *Averty*, il a écrit sur le cinéma français en deux tomes (réédités chez Ramsay en 1996), et, dès 1961, *La Nouvelle Vague ?* (oui, avec un insolent point d'interrogation). Mais son ouvrage le plus célèbre (et le plus polémique) sera *La France de Pétain et son cinéma*, où il professa qu'il n'y avait pas eu de spécificité du cinéma français sous l'Occupation... Son appartement des Buttes-Chaumont était le reflet foisonnant et l'asile surchargé de ses passions et de ses passe-temps. Le cinéma, la lecture, l'opéra, les puzzles géants encadrés comme des œuvres d'art. Pas un centimètre de paroi sans rayonnages ploquant sous le poids des livres, des CD, et des DVD, évidemment, par milliers, classés dans un ordre maniaque. Sur les meubles anciens, de belles sculptures animalières... Et puis, précieuse entre toutes, d'une richesse inouïe, sa documentation, qu'il refusa toujours, hélas, de faire numériser. Un souvenir : nous publions chaque mercredi au *Monde*, un supplément aux pages « Culture » du quotidien. Ce devait être pour un « Supplément Cannes ». Je cherchais une certaine photo de Rita Hayworth dans *Gilda*. Jacques me dit : « Je crois que je l'ai ». Il n'était plus à l'époque tout à fait un jeune homme, ce détail a son importance. Il va dans son bureau, grimpe sur la table, se saisit d'une chaise qu'il pose



sur le plateau. Je crie : « Non, Jacques, pas ça ! ». Mais il est déjà en équilibre instable sur la chaise, et sur la pointe des pieds, tend le bras, ouvre un compartiment de placard touchant le plafond, et du bout des doigts, extrait, à l'aveugle, une photo d'un dossier. La bonne.

Danièle Heymann



CLAUDE DAVY

LE DÉTACHÉ DE PRESSE
(1926-2014)

L'homme était mystérieux, intimidant, impressionnant – on ne le tutoyait pas. Pas très attaché de presse, pour tout dire, mais il était certainement davantage, l'ami et le confident des « professionnels de la profession ». De Godard justement, de Pialat surtout, qui lui avait demandé de « mourir » à l'écran dans *Le Garçu*. Mais aussi de Doillon, Malle, Téchiné, Assayas, et Depardieu dont il fut l'agent. Il avait couvé Cyril Collard, qui fut son assistant avant de réaliser *Les Nuits fauves* avec son appui... Car il exerça longtemps une influence, en particulier sur

le territoire de la Gaumont. À l'instar d'un Simon Mizrahi, il s'est beaucoup dépensé aussi pour faire connaître le cinéma italien. On le disait colérique, mais c'était sans doute dans l'intimité. Il avait repris, rue Marbeuf, les bureaux des Films du Carrosse de François Truffaut. Ces dernières années, on le voyait de moins en moins, il délégua à ses assistants, le dernier étant Emmanuel Egretier, devenu son associé. Claude Davy n'avait pas usurpé sa réputation d'intégrité et de rigueur.

G.L.

RENCONTRE AVEC



ALEJANDRO JODOROWSKY

« LA CRITIQUE N'EST PAS
UTILE, ELLE EST ESSENTIELLE. »

Propos recueillis par Nadia Meflah

Cinéaste « panique » comme le Mouvement du même nom, flamboyant et atypique, Alejandro Jodorowsky vient d'avoir 85 ans. Après une longue interruption consacrée surtout à la BD, il a renoué avec le cinéma. En quoi le soutien constant de la critique a-t-il influé sur sa création ? Nadia Meflah est allée le lui demander pour nous. Passant insensiblement du « vous » au « tu », voici sa rencontre privilégiée avec ce théoricien/magicien de l'émotion.

Après l'hommage de cet hiver au festival Utopia de l'Écran de Saint-Denis, un an après la Quinzaine des réalisateurs pour *La danza de la realidad*, quel regard portez-vous sur ces spectateurs et critiques de cinéma qui découvrent et, pour certains, redécouvrent votre cinéma ? Qu'apporte cette effervescence à votre travail de cinéaste ?

Depuis près d'un an, je parcours les festivals du monde entier, près d'une soixantaine et ce n'est pas fini. Je dois vous répondre à la fois spirituellement et matériellement. Il ne fait aucun doute que matériellement, ça sert. Mes films sont artistiques et non industriels. Par exemple, Pathé, qui a distribué *La danza de la realidad*, n'a pas fait de campagne publicitaire, aucune affiche ne fut créée pour sa sortie. C'est la critique, très

favorable, qui fut utile pour le lancement du film. Sans elle, il n'aurait eu aucune chance de rencontrer le public. Je me définis comme un gladiateur couvert de cicatrices. Je ne fais pas de films en fonction d'une industrie qui décide des goûts des publics, afin d'avoir la garantie du succès. Je fais mes films et adviennent ce pourra...

Pourtant, dès 1967, avec *Fando et Lis*, vous instaurez avec la presse et le public un rapport immédiat et intense.

Au Festival d'Acapulco, on voulait me lyncher ! J'ai des défenseurs et des ennemis, c'est normal car c'est du vivant. Tous mes films ont été discutés. Pour *El Topo*, le *New York Times* avait publié une demi-page pour détruire le film. Ce fut une telle polémique que le journal publia une autre critique, cette fois-ci positive !

« POUR AVANCER,
JE FAIS UN PAS
DANS LE VIDE. »

Et maintenant, qu'en est-il ? Vous êtes consacré, mais il n'y a plus de scandale, comme si votre cinéma ne dérangeait plus. Il n'y a plus de polémiques...

L'an dernier, à Cannes, j'étais psychologiquement malade. Le délégué général de la Quinzaine m'avait gentiment prévenu que certains spectateurs, en grande partie des journalistes, partent avant la fin pour ne pas rater les séances des autres sélections. J'attendais ce moment terrible. Or personne ne s'est levé et je fus applaudi comme jamais... Chère Nadia, que veux-tu que je te dise ? Je suis un être humain, je suis content. Je reviens du MOMA de New York, le plus grand Musée d'art moderne. Les gens faisaient la queue depuis 7 h du matin pour venir assister à la soirée. Je suis ravi, mais cela ne me change pas. C'est trop tard pour être vaniteux.

« LE TALENT NE S'IN-
VENTE PAS, ON NAÎT
AVEC : SI ON N'A PAS DE
SEINS, ON N'ESSAIE PAS
D'ALLAITER. »

Ce soutien de la critique a-t-il des répercussions sur tes projets ? Est-ce plus facile désormais, après ton appel sur twitter qui t'a permis de produire *La danza de la realidad* ?

Il est un peu tôt pour le vérifier concrètement. Mais je suis en bien meilleure position que pour *La danza de la realidad*, dont le financement m'a demandé près de vingt ans ! Je précise

que j'ai intégralement remboursé les neuf cents personnes qui ont donné de l'argent. Je suis en train d'écrire mon prochain film, j'ai déjà la moitié du budget, je reçois des propositions. C'est bien plus facile évidemment, mais je pourrai mieux te répondre après sa sortie. Pour *La danza de la realidad*, nous en sommes à près de 100 000 entrées en France. C'est une tortue qui avance et qui n'a pas reçu de critique négative, j'en suis encore étonné

Tu attaches une grande importance à la critique.

Oui, absolument. Je lis et je regarde toute la presse. C'est vraiment important, car nous n'avions pas de budget de promotion. La seule façon de survivre, c'est par la critique.

En dehors de cet aspect pratique, essentiel, est-ce que l'analyse de certains critiques t'aide à nourrir ton travail ?

Je vis dans une réalité artistique. Il est difficile pour moi de parler en termes de « réel », car je ne vis pas dans le réel. Lorsque je fais des films, je suis guidé par l'intuitif et non par le rationnel, comme dans un état de transe. J'ai une formation surréaliste qui me sert à comprendre mes films. Je ne fais pas un film pour les gens, mais pour l'œuvre elle-même. Jamais je ne me suis dit : « Ici ils vont rire, là ils vont pleurer ». Je fais le film et chacun réagit comme il est et comme il peut. Et j'apprends grâce à leurs réactions.

Certains cinéastes furent durablement heurtés, voire blessés, par certaines critiques...

Aujourd'hui, j'ai écrit ce tweet : « Les succès m'ont peu appris, j'ai beaucoup appris de mes échecs. » Il faut essayer de survivre artistiquement. L'art actuel relève du spectacle, dans les

musées ce n'est plus de l'art, c'est d'une inhumanité absolue... Il y a de nouvelles formes qui viennent et j'ai un plaisir fou à utiliser le numérique. C'est comme faire un tableau, c'est magnifique car c'est une nouvelle façon de créer. Le numérique a changé ma façon de filmer.

Tu dis avoir appris des tes échecs, lesquels ?

Quand j'ai sorti mon premier film, *Fando et Lis*, on voulait me tuer, j'ai dû me cacher une fois dans une voiture, c'était un scandale tellement énorme. Il y a des films qu'on ne peut pas recevoir tout de suite. Une certaine incompréhension existe. Il y aura toujours des gens qui vont se fâcher parce que c'est nouveau et différent.

Est-ce qu'il y a eu des malentendus ? Tu disais ne pas comprendre par exemple pourquoi des rock-stars venaient vers toi pour te donner de l'argent ?

C'est autre chose. En art, soit tu es le meilleur, soit tu es différent. Je suis différent, ça je le sais. Je ne ressemble à personne. Quand c'est nouveau, le public jeune recherche cette nouveauté, ça concorde entre nous. Lorsque j'étais à Austin, il y a quelques jours, j'ai rencontré des jeunes qui comprenaient mon cinéma immédiatement. J'ai eu de la chance d'être compris avant de mourir.

Certains cinéastes ont entretenu des rapports privilégiés avec des critiques, un dialogue sur plusieurs années.

Oui, j'ai eu une belle relation avec un critique espagnol qui a écrit un livre. ▶



Le 24 avril 2014, chez Alejandro Jodorowsky, Nadia Meflah est reçue par le maître ravi.

Depuis septembre 2013, ton film est dans les salles de cinéma. Il a fallu attendre près de vingt-trois ans pour retrouver le cinéaste Alejandro Jodorowsky...

Mais tu sais, dans les années 70, c'était aussi difficile qu'aujourd'hui. Pour *La Montagne sacrée* ou *El Topo*, je n'avais pas affaire à des producteurs normaux mais à des fous ! Lorsque je filmais *El Topo*, tout le monde rigolait de moi, je faisais tout le contraire du cinéma mexicain, j'étais considéré comme un malade ou un fou. J'ai dû m'échapper du Mexique car, de nouveau, on voulait me tuer, parole d'honneur ! On avait jeté une bombe chez moi. Pour *La Montagne sacrée*, je cherchais les édifices coloniaux, je ne voulais pas filmer le Mexique moderne. Je cherchais le sanctuaire de la Vierge de Guadalupe, l'endroit le plus mystique de tout le Mexique. Pour les besoins du film, j'avais une scène dans la rue avec un camion qui passe rempli de morts nus ensanglantés. Il s'est dit dans la ville que je faisais une messe noire à Guadalupe, et c'est alors que deux mille personnes ont défilé en exigeant mon expulsion du pays ! Je te raconte ça pour te dire à quel point je ne veux pas diriger le point de vue du spectateur, je ne veux pas lui imposer une réaction, c'est une prise de pouvoir que je refuse. Par exemple, Hitchcock dit au spectateur comment réagir, comment tu dois être terrifié, tout comme les comiques. Le

public doit obéir au créateur et moi je dis non. Tu peux rire ou tu peux pleurer, cela dépend de ta sensibilité. C'est comme un rêve, tu peux l'interpréter de mille façons ; mon film est un rêve pour chaque psychanalyste installé dans un cinéma. Les choses dans la vie ne sont pas définies, elles sont multiples, tout est subjectif et l'art ne peut pas être un manifeste politique. Lorsque tu fais un manifeste en art, c'est mauvais. L'art n'a pas de signification rationnelle. Tu peux parler, beaucoup (!) pour arriver à dire quelque chose, parfois.... Il y a des siècles d'explication et l'art enrichit le spectateur, il ne doit pas l'endormir. Mais là, je parle du cinéma en tant qu'art, la majorité du cinéma t'endort. Tu arrives, tu es un spectateur énervé ou fatigué ou gai, peu importe, tu es pris dans le film, tu en ressors et tu es le même, rien n'a changé en toi ! Ce n'est pas de l'art. Je cherche maintenant des films que je puisse aimer. J'ai un plaisir fou à dénicher des films chinois en DV que personne ne connaît, dont je ne sais rien, et j'y trouve des choses formidables parfois. Dernièrement j'ai vu *A Touch of Sin*, que j'ai trouvé, pour certaines scènes, formidable.

Est-ce que ça t'agace lorsque des critiques te comparent à d'autres cinéastes ?

Non, j'y suis habitué, ce sera toujours comme ça. Si je mets une femme plantureuse, c'est du Fellini, si j'ai un nain,

« LES POCHESES PLEINES DE FEUX D'ARTIFICE, J'AVANCE DANS LA VIE À L'INTÉRIEUR DE MON FUTUR CADAVRE. »

c'est du Buñuel, si je mets un estropié, c'est du Tod Browning. Le cerveau est comme ça, lorsque c'est nouveau, il doit trouver un lien, une référence. Le critique est alors tranquille. Peut-être, au bout d'un moment, on dira c'est du Jodorowsky chez ce cinéaste... Je n'ai jamais vécu dans la mode et dans le temps. Ma façon de filmer est non-esthétique, c'est de la clinique photographique et ce qui interfère c'est la mode, le social. Mes films ne correspondent pas au temps actuel. Quel film continue à exister au-delà de vingt ans ? *Avatar* a coûté 400 millions de dollars et il a existé six mois dans les cinémas, il a fait son affaire et c'est fini... Mes films existent encore quarante ans après... Maintenant, on accepte mon cinéma. J'ai fait de la bande dessinée durant ces vingt-trois années. J'ai toujours créé, tout est relié. Je n'ai jamais cessé de faire des films sans en faire. ♦